

YVES JACQUES — Des *Outlags* aux *Feluettes* Itinéraire d'un enfant gâté

Robert Lévesque

Il, A 32 ANS. Quand il en avait 25 de moins, il menait une carrière de batteur qui devait durer dix longues années... dans le sous-sol de ses parents.

S'il lui arrivait de rêver de devenir simplement acteur, il pensait à rien de moins qu'Hollywood...

Quand lui et ses copains, à 17 ans, s'extirpèrent du sous-sol pour aller jouer en ville, ils avaient déjà la dégaîne nonchalante et légèrement trouble du groupe américain des années 50 qui a roulé sa bosse du New Jersey à Santa Fe...

Slick and the Outlags était né. L'illusion complète. Slick c'était lui. Grand. Mince. Déjà ambigu. Il a largué ses baguettes de batteur pour empoigner le micro. C'est que le théâtre le gagnait lentement mais sûrement... Et tous ces post-scouts boudous qui étaient à ses pieds...

Mais... il était un gosse de riches ! Son père était médecin, à Silery, et donnait dans la recherche sur l'anesthésie. Il fallait concilier cœur de rockeur et tête de fils à papa...

L'époque était ingrate...

En ce temps-là, ce grand Slick de fils ne savait plus s'il devait persister à être la première star du *rockabilly* québécois, ou un quelconque Peter Gabriel, ou se préparer à être James Dean ou Marlon Brando; sa grand-mère était américaine, ce qui aide un peu, il avait été élevé dans les deux langues, tout était parfait mais sa gueule persistait à demeurer trop délicate pour défoncer des stades ou être multipliée sur les écrans du monde...

À 15 ans, rose et picoté, il avait été traumatisé par son premier contact avec un comédien. Dans un camp de vacances des Jeunesses musicales (bon chic bon genre tout de même), le regretté Jacques Zouvi lui avait répondu, distrait, lorsqu'il lui avait exprimé son désir de s'inscrire à ses cours d'été : « oui, mademoiselle, ça me fait plaisir... ».

Il avait déjà été un diable dans une séance édifante au Séminaire de Québec. Et Zouvi lui fit connaître tout le reste, c'est-à-dire Molière et Racine, et le chemin du cégep de Saint-Hyacinthe où il enseignait le

théâtre...

Fin des années 70, foin ! des tirades, il ouvre à Québec la première boîte new-wave, à l'enseigne du « shoe-claque déchainé ». Avec \$3,000, ses premiers cachets d'acteur non dépensés, il produit sur vidéo une de ses chansons. Ce sera, c'est selon, ou le dernier Scopitone ou le premier vidéo-clip. Ça s'appelle *On peut pas tous être pauvres*, et c'est la complainte du gosse de riches qui envoie promener le mythe de l'artiste misérable seul à pouvoir flirter le génie; il n'y a pas que Piaf qui a du ventre !

Slick and the Outlags se mettent soudain à tout ramasser. En 1977, en 1978, en 1979, c'est la tournée, de Gaspé au Club Soda et du Spectrum à Grand-Mère. Le public mystifié les prend pour un groupe de Memphis, devenu rétro avec le temps, de vrais fantômes échappés du zoo américain des années 50.

Lui, aussi acteur que chanteur, il va, court, vole et se venge, tout en se confrontant à la loi du showbiz; puis il a peur. Il ne veut plus être le vrai

Voir page C-2 : Itinéraire



PHOTO JACQUES GRENIER

Dans *Les Feluettes*, Yves Jacques atteint à l'art du fildefériste...

THE ARTS FOR TELEVISION au MAC Le mythe de la «fenêtre sur le monde»

Daniel Carrière

LA PREMIÈRE exposition d'envergure d'œuvres d'art vidéo est une exposition itinérante. Elle sera au Musée d'art contemporain du 18 janvier au 2 avril. Vingt-quatre heures d'images, 67 vidéos d'Europe, d'Amérique et du Japon, six programmes présentés sept fois en une douzaine de semaines. Les vidéophiles ont bien lu, la manne est tombée sur Montréal.

La fin des années 80 marquera l'histoire de la vidéo de deux façons : les historiens de l'art disposent enfin d'un corpus d'œuvres assez important pour leur permettre de faire un travail rigoureux, et l'art contemporain intègre systématiquement l'écran cathodique dans ses catalogues. Il est dorénavant inutile de nier à la vidéo son rôle en art, tout autant qu'il serait malvenu de prétendre que la télévision n'a pas eu d'effet sur notre

société. C'est en quelques mots le cheval de bataille de cette exposition. Les artistes en art visuel se sont approprié l'écran télévisuel et depuis 25 ans ont réussi à créer un langage articulé, une forme spécifique et des images qui démontrent jusqu'au paradoxe l'étendue de leur pouvoir.

The Arts for Television est le fruit des efforts concertés entre le Stedelijk Museum de Amsterdam, le MOCA de Los Angeles et le Contemporary Artists Television (CAT) fund de Boston. Suzanne Tremblay, du MAC, coordonne l'exposition à Montréal.

« C'est un événement qui a été conçu pour les gens qui ne connaissent pas la vidéo, dit-elle, c'est vraiment un concept d'exposition : on y retrouve des vidéos classiques — *Global Groove* de Naim June Paik, des œuvres de Laurie Anderson, de Samuel Beckett — c'est aussi un bel événement qui permettra aux gens

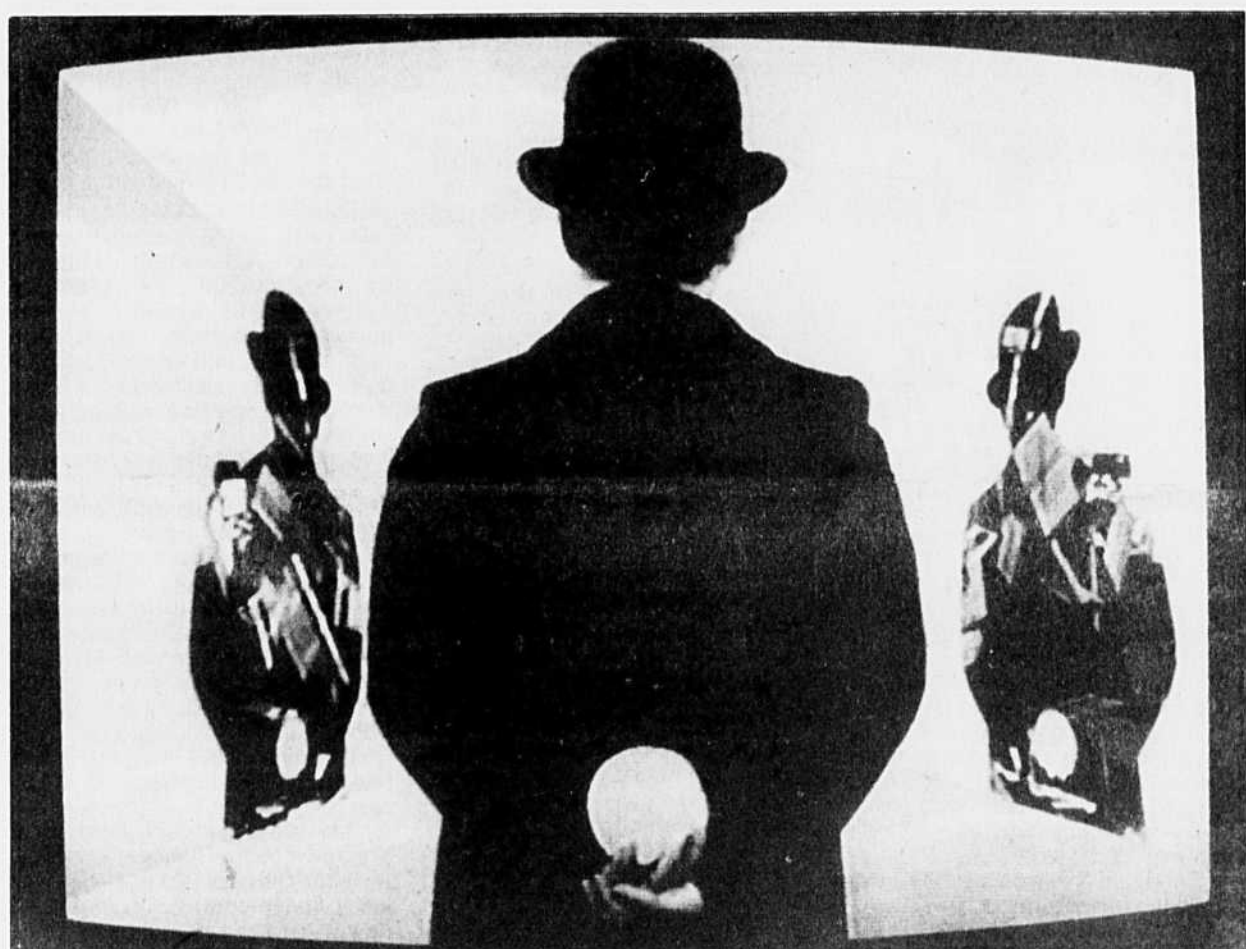
de voir des œuvres qui datent des débuts, des choses qu'on ne voit plus nécessairement. »

La panoplie d'images est passionnante; les commentaires qu'elles formulent au gré des scénarios sont inépuisables : éclatés ou au contraire d'une linéarité exemplaire. Nous nous y retrouvons comme dans un salon inavoué de l'imagination, parfois réconfortés, souvent inquiets, toujours sollicités.

Les six programmes dressent un bilan des domaines privilégiés où les vidéastes sont intervenus : la danse, la musique, la littérature, le théâtre, l'image vidéo, abordée dans sa définition la plus formelle et enfin, cet espace ludique où la supercherie télévisuelle est dévoilée.

Le programme *The Video Image* constitue certes une excellente introduction au propos de cette exposition. Il a été conçu comme tel. On y

Voir page C-2 : Le mythe



Une image du vidéo intitulé *René et Georgette Magritte avec leur chien après la guerre*.

JOHN SAUL Un Canadien anglais à Paris

Jean Chapdelaine Gagnon

NÉ À OTTAWA le 19 juin 1947, John Saul est un homme et un écrivain peu ordinaire, ne serait-ce que parce que sa carrière rappelle, mais à rebours, celle de Rimbaud devenu homme d'affaires après avoir renoncé à la poésie. John Saul, lui, a exactement suivi le cheminement contraire.

Dès son premier livre, *Mort d'un général* écrit et publié d'abord en français, il obtient un énorme succès en France et en Europe. Comment un Canadien anglais a-t-il pu figurer sur la liste des best-sellers en France dès son coup d'envoi ? C'est une longue histoire, presque aussi fascinante qu'un bon roman.

Enfant, il séjourne dans plusieurs villes ou plutôt plusieurs camps militaires, tant en Ontario, en Alberta qu'au Manitoba. La carrière de son père, officier de l'armée canadienne, oblige sa famille à de fréquents déménagements. John Saul s'en souvient comme d'une « enfance idéale ». Nous démenagions tous les deux ou trois ans et, la plupart du temps, nous vivions à la campagne, dans de petites communautés qui,

après coup, m'ont semblé tout droit sorties de romans russes, de ceux de Tourgueniev, en particulier. »

Puis, je suis entré à l'université McGill pour y faire une licence en économie, science politique et histoire. C'était de 1966 à 1969. Une époque d'effervescence, à Montréal, avec ses bombes, ses grèves, ses manifestations monstres et la lutte pour un McGill français. On étudiait très peu; on manifestait et on fêtait beaucoup; c'était la vie de bohème. »

« Ensuite, je suis allé à Londres, au King's College où j'ai obtenu un Ph.D. pour une thèse sur le général de Gaulle. De Gaulle est le premier chef d'État qui ait compris qu'un pays de taille moyenne pouvait se donner une certaine indépendance et c'est aussi grâce à lui qu'existe aujourd'hui la Communauté économique européenne. »

« J'ai vécu à Paris de 1969 à 1975 pour y faire mes recherches et y écrire. C'est dans la capitale française que j'ai achevé mon premier roman, au sixième étage d'un petit hôtel très simple, presque sans le sou. *Mort d'un général* traite du pouvoir militaire en France et de la mort d'un chef d'état-major, officiel-

lement décédé dans un accident d'avion à la Réunion; j'y fais la preuve qu'il s'est plutôt agi d'un assassinat. »

Paru en juin 1977 à Paris, et en novembre de la même année dans sa version anglaise, ce roman a eu beaucoup de succès dans le monde entier, mais peut-être davantage dans les pays marqués par le pouvoir de généraux.

Un peu plus tôt, en 1975, John Saul entreprenait une carrière d'homme d'affaires qui lui a fort bien réussi. Une société britannique d'investissement lui demande de diriger sa filiale française. Ce fut alors la grande vie, après les années de presque indigence. Et ce n'était qu'un commencement : dès janvier 1976, il rentrait au Canada pour y devenir l'adjoint de Maurice Strong, à qui on venait de confier le mandat de créer Pétro-Canada. Une expérience extraordinaire qui lui permit de se familiariser avec le monde politique et de participer à des négociations secrètes avec le Vietnam du Nord qui ont inspiré son deuxième roman : *Baraka*.

« Pour moi, les romans sont très

Voir page C-2 : John Saul

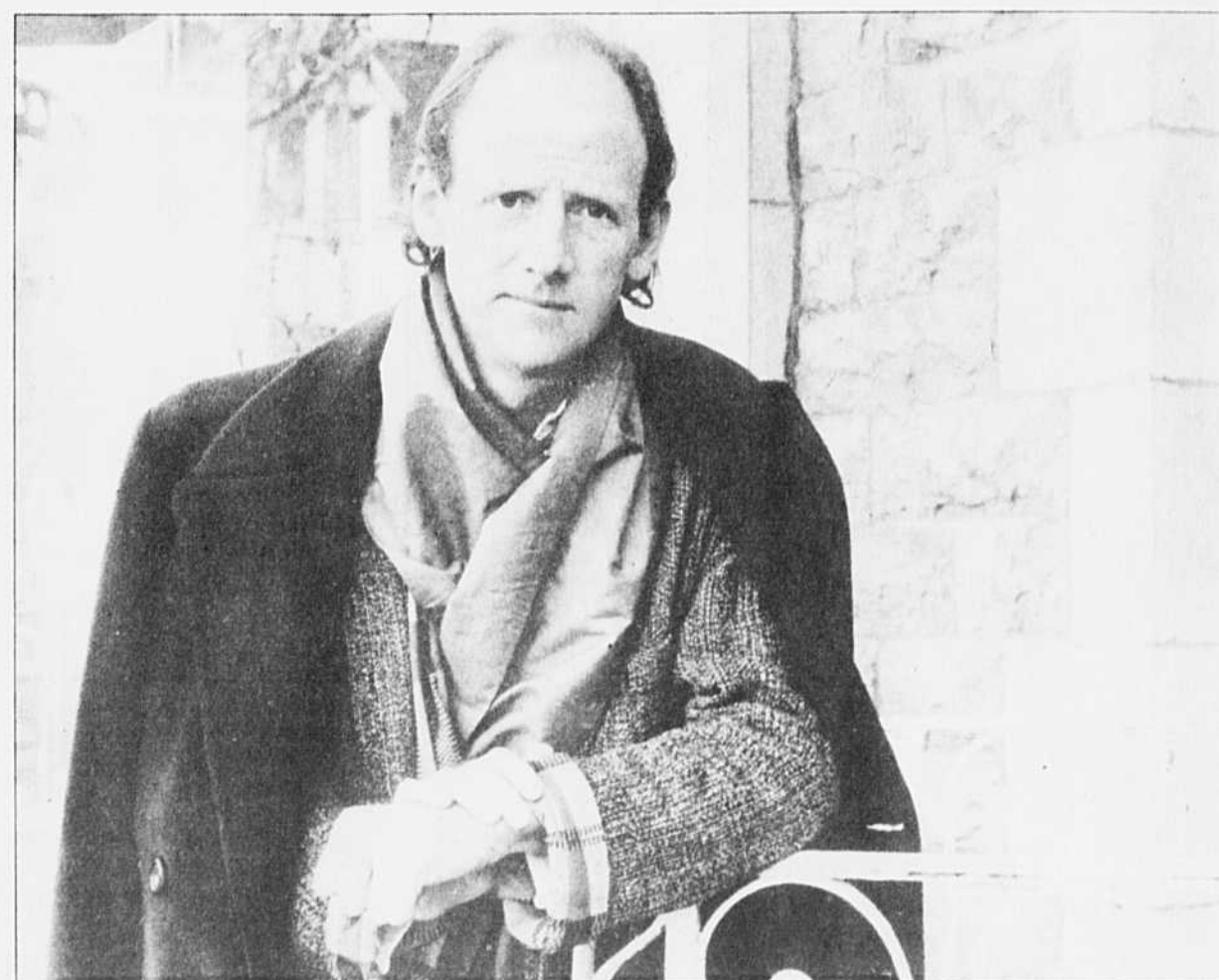


PHOTO CHANTAL KEYSER

John Saul, auteur de *Paradis Blues*.

« Ah! comme la neige
a neigé... »
L'HIVER POÉTIQUE
CHEZ VLB



Lucien Francoeur
PERFECTO NUIT

Écouter Francoeur, c'est donner à la poésie sa dernière chance de se faire entendre, de se faire aimer. Lire Francoeur, c'est participer à un événement culturel, c'est retarder un peu plus le déclin de l'empire romantique.

vlb éditeur



Renaud Longchamps
LÉGENDES
suivi de
SOMMATION
SUR L'HISTOIRE

Renaud Longchamps poursuit ici son projet de dire l'histoire et l'évolution des espèces vivantes, abolissant du coup les frontières entre poésie et anthropologie.



Michel Albert
POÈTE, COMME
JEUNE HOMME

Une musique douce et chaude, et pourtant effrénée, habite ce nouveau recueil de poésie de Michel Albert. C'est le portrait d'une jeunesse hantée par l'instant même.

LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE

NOT YET

Le 476e album d'Art Blakey

Serge Truffaut

FAISONS nos comptes. De tous les musiciens à avoir circulé sur les scènes du jazz, Art Blakey s'est toujours distingué par cette association faite de passion et de délinquance. Depuis maintenant des lustres, il use et possède en effet ces deux traits de caractère parmi les plus nobles.

À cela s'ajoutent les chiffres qui eux également plaident en sa faveur. Il est né il y a plus de 79 ans à Pittsburgh. Il a commencé son périple de musicien professionnel il y a plus de 60 ans. Il dirige les *Jazz Messengers* depuis 55 ans. Il a formé des dizaines de « jazzi » et parmi les plus fameux. Il vient de sortir son 476e album, un bijou intitulé *Not Yet* sur *Soul Note*. Et le pire... c'est que cet enregistrement ne veut pas s'arrêter. À preuve, son p'tit dernier n'a pas encore deux ans. Et vive la bagatelle !

À l'égard d'Art Blakey, dit Abdallah Ibn Buhaina, on ne peut pas employer les demi-mesures. Lui-même ne fait d'ailleurs pas dans la dentelle. Ainsi qu'il l'a confié à *Jazz Magazine* tout récemment, « j'aime tout changer. Quand on fait une faute, on est tellement censé être professionnel, connaître son instrument, le maîtriser, qu'on refait la faute de la même façon, on en fait quelque chose. C'est comme ça que le jazz est né : de quelqu'un qui s'est trompé ».

Lui ne s'est trompé qu'une fois. Soit le jour où il avait décidé, alors tout jeune, d'apprendre la musique en usant du piano. Il a fallu qu'un truand lui pointe un jour un pistolet en lui commandant de s'installer derrière la batterie pour que depuis...

Sans l'ombre d'un doute, il est l'un des trois ou quatre plus influents batteurs de jazz. Il est le « boss » d'une des trois ou quatre petites forma-



Art Blakey... à 79 ans.

tions ayant le plus contribué à écrire l'Histoire du jazz. Et il reste le gardien de la flamme. Bref, Blakey n'a jamais fait dans le détail. Son *Not Yet* est sans concession.

En ce sens sa nouvelle formation est exemplaire. À la trompette, il a refilé le poste à Philip Harper, 23 ans, au saxophone ténor il a choisi Javon Jackson, 22 ans, au trombone il a dégotté un sacré lascar en la personne de Robin Eubanks, 32 ans, au piano il y a Benny Green, 25 ans, et à

la contrebasse il y a Peter Washington, 23 ans.

Tous des « jeunots ». Et pourquoi cela ? Parce « qu'on ne peut pas vivre uniquement dans le passé, avait-il confié en 1979 au critique et historien Francis Paudras, il faut aller écouter les plus jeunes et se mettre à leur hauteur. Après tout, nous avons plus d'expérience que les jeunes, pas vrai ? ».

Not Yet, comme tous les albums qui l'ont précédé, c'est le hard-bop dans tous ses éclats. Ça commence dur avec *Kenji's Mood* et ça se termine sauvagement avec *Kelo*, sans qu'il y ait eu un point mort. Les solistes embarquent les uns sur les autres sans aucune hésitation pendant qu'Art Blakey leur fournit un tempo d'enfer. Un tempo brutal aux figures complexes qu'il a inventé il y a plus de quarante ans, alors qu'il mettait un terme à un séjour de deux ans en Afrique où il s'était rendu pour y apprendre ces jeux particuliers.

Not Yet, comme tous les albums de Blakey, a par ailleurs une autre qualité remarquable. Il est plein d'émotion. Il en est ainsi probablement parce que Blakey n'a jamais apprécié les sons trop travaillés. Par dessus tout, il aime le « live ». « Dans les disques actuels, dans le rock surtout mais aussi en jazz, les sons obtenus sont trop cliniques. Les ingénieurs du son rectifient tout, et ce n'est pas bien. C'est même mauvais pour le musicien. Il doit entendre ses fautes pour pouvoir les corriger. Sinon, il finit pas ne plus progresser. Il y a une part spirituelle dans toute musique, il ne s'agit pas seulement de produire des sons ».

Et puis, *Not Yet* permet une fois de plus de découvrir et d'apprécier des musiciens qui, aujourd'hui, sont des *Jazz Messengers* et qui, demain, seront probablement les chefs de file du jazz. Après Wynton Marsalis, Donald Byrd, Junior Cook, Bill Hardman, Mulgrew Miller, Woody Shaw, Joe Henderson, Terence Blanchard, Donald Harrison, Lee Morgan, Jackie McLean, Wayne Shorter, Bobby Timmons, Freddie Hubbard et beaucoup d'autres, Blakey vient de former des artistes qui jamais ne le feront pâlir de honte.

association culturelle
T.X. RENAUD

CONFÉRENCES

Théâtre Mont-Royal
rue Fairmont
(entre Querbes et Durocher)

LES MERCREDIS À 20HRE:

■ 18 JANVIER:
«Chagall, un surréalisme romantique»
Diaporama par: Suzel Perrotte■ 25 JANVIER:
«L'univers de Jérôme Bosch»
Diaporama par: Pierre Lapalme■ 1er FÉVRIER:
«Naissance de la peinture abstraite»
Diaporama par: Michel Brunette

LE DIMANCHE À 11:30HRE:

■ 22 JANVIER:
«Giacomo Puccini et l'art de l'opéra»
Diaporama-musique par: Michel BrunetteORCHESTRE DE CHAMBRE McGill
Directeur artistique:
ALEXANDER BROTT**MAUREEN FORRESTER**, contralto
QUATUOR À CORDES ORFORDRespighi..... "Il Tramonto"
Schafer..... "La beauté et la bête"
(avec masques)
Mozart..... Quatuor K. 575
Beethoven..... Quatuor Opus 59 no 3LUNDI SOIR,
30 JANVIER
20h30Billets:
\$20 - \$12.50Théâtre Maisonneuve
Place des ArtsRéservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$
sur tout billet de plus de 7 \$.

◆ Itinéraire

Slick. Il ne sera pas un clone de chanteur américain. Rupture amicale et professionnelle avec les copains du sous-sol. Un show d'adieu et c'est fini !

Et il y a le théâtre. Il en rêve de plus en plus. Les images d'Hollywood font place à la réalité. Il est à Québec, donc il y a Jean-Marie Lemieux au Bois-de-Coulouges, et Guillermo de Andrea au Trident. Ils vont prendre le relais de Zouvi et lui apprendre le métier. Et un jour, comme ça, on se rendra compte qu'il est fait pour ça, acteur. Sa gueule fine et ambiguë va enfin le servir.

Il a à peine plus de 20 ans, et le voilà qui joue le rusé Mosca dans le *Volpone* de Ben Jonson, comme Jovet l'a fait à 52 ans ! Jean-Marie Lemieux est le gras Volpone, ce marchand de Venise qui feint la mort pour déjouer ses créanciers. Mosca est son complice dans la manoeuvre, et son juge dans le guet-apens. Ce duel Mosca-Volpone, sous la tente du Théâtre du Bois-de-Coulouges, l'impose.

Yves Jacques est né. On le redemande. Au Trident il est un Harold tout en finesse pour la Maude attachante d'Olivette Thibault. Il devient vite une des vedettes de la Ligue nationale d'improvisation (LNI), raflant tous les trophées; puis un habitué des fameux *Bye Bye* de Radio-Canada où son imitation de Brian Mulroney est imbattable d'une mare à l'autre. La montée est express.

Au Bois-de-Coulouges encore, il jette tout le monde par terre avec une interprétation en travesti inoubliable de Philaminte dans *Les Femmes savantes* en 1986. Bref, ils sont désuets les rêves d'Hollywood du temps du sous-sol de Silery, parce que c'est ici maintenant que ça se passe pour lui; et il y a jusqu'à Denys Arcand qui l'enrêment au cinéma pour *Le Crime d'Ovide Plouffe*, pour *Le Déclin de l'empire américain*, pour *Jésus de Montréal*.

Jean-Pierre Ferland tient à lui pour incarner Salvador Dali dans *Gala*, sa comédie musicale qui finira sans doute par voir le jour... mais sans Yves Jacques puisque le théâtre le retient. Il y a rencontré un personnage rare, un personnage du genre qui ne passe pas souvent et qui l'a même amené, pour la première fois, à prendre les devants, à appeler le metteur en scène, à réclamer le rôle.

Et André Brassard a dit oui, et Yves Jacques est devenu l'éclatant interprète de Lydie-Anne de Rozier, un travail qui atteint au sublime et enrichit l'univers des *Feluettes*, le chef d'oeuvre de Michel-Marc Bouchard qui prend l'affiche du Théâtre du Nouveau Monde après 75 représentations au Québec et en France.

Il était déjà au rendez-vous lorsque je suis arrivé dans un restaurant près de la Place d'Armes. Était-ce le vieil Harold, le grand Slick rangé des voitures, un Mosca qui attend son heure, Philaminte en trench-coat, ou un jeune Dali en réserve ? Il y a toujours chez un acteur de la trempe de Yves Jacques quelques morceaux d'anciens (ou de futurs) personnages qui collent à rien, à un regard, un geste, une façon de boire son café...

Dans le bouquin qu'il vient de publier (*Lettres volées* chez J.C. Latès), Gérard Depardieu écrit à François Périer comment il a senti un soir, au sortir d'un restaurant de Strasbourg avec lui, que l'homme à qui il tenait le bras pour ne pas glisser sur la glace du trottoir, était soudain Orgon, que lui, Tartuffe, conduisait et gouvernait...

Comme ce type d'acteur à la Périer, Yves Jacques n'est pas de ceux qui pensent à leur image d'abord, en avance sur les rôles. « Mon image serait celle, dit-il, d'un gars qu'on n'arrive pas à saisir, qui fait toutes sortes de personnages derrière lesquels il disparaît ». Et c'est exactement ça,

Yves Jacques.

Loin des rêves d'Hollywood où la loi était celle des gueules interchangeables qu'on promène de film en film, Yves Jacques préférerait ne pas avoir de gueule, du moins de gueule connue. Il aime se cacher entre les rôles. « Être trop vu, ça tue la magie de l'acteur. Tu ne peux plus surprendre, si l'on te voit trop ». Il a refusé plusieurs offres de commerciaux ou d'animation d'émissions.

Il se garde, comme on dit, « pour les bonnes occasions », comme un rôle au théâtre sous la direction de Brassard (qu'il admire) ou au cinéma pour lequel ses yeux brillent à la seule mention d'un contrat possible (dont il me demande de taire le détail). Il fera beaucoup de cinéma... si le cinéma sait l'inviter...

Pour l'instant, vous le verrez dans *Les Feluettes* au TNM. Il réussit la plus sublime des pirouettes de doublage. Il joue un prisonnier appelé à jouer une femme dans une séance organisée par un autre prisonnier, pour recréer (et venger) un drame qui s'est déroulé il y a 30 ans.

Avec la chemise entr'ouverte et légèrement rabaisée vers les omoplates, des cheveux blonds collés à la nuque, des pantalons gris, ce jeune prisonnier canadien-français de 1950 devient une aristocrate française débarquant dans la villégiature de Roberval au début du siècle, et s'amourachant d'un garçon du cru.

Yves Jacques atteint à l'art du fil-d'acier théâtral avec cette Lydie-Anne de Rozier qui vous fait rire tout en vous amenant vers les profondeurs du drame. L'ambiguïté mise au service de cette double interprétation du prisonnier jouant l'aristocrate est à mettre à l'actif des interprétations inoubliables du théâtre québécois.

Rendez-vous au TNM. L'ex-Slick, sans ses Outlags, est rendu plus loin que vous ne l'imaginez... On a le goût de lui dire salut l'artiste !

◆ John Saul

réels. Plus réels que la réalité. Et c'est pour ça que les gens les aiment et les lisent pour trouver une réalité plus « concentrée » et plus concrète. C'est très rare que j'écrive sur des sujets que je ne connais pas très bien. Et c'est aussi pourquoi je prends tellement de temps pour écrire un roman. Le monde des militaires, par exemple, m'est on ne peut plus familier.

Et il connaît aussi très bien la Thaïlande et Bangkok, où se déroule l'action de sa plus récente oeuvre : *Paradis blues*. « Je vis en Thaïlande deux ou trois mois par an, depuis une douzaine d'années. J'y ai d'ailleurs terminé mon roman précédent : *L'Ennemi du bien*. Bangkok est l'une des deux grandes villes que je préfère. L'autre, c'est Paris. »

Ses romans ne sont pas pour autant des pages d'autobiographie, ni des reportages (bien qu'il pratique le « grand reportage »). « Ce qui m'intéresse et ce qui se trouve dans tous mes livres, c'est la mécanique du pouvoir à notre époque. Nous sommes tous contre la guerre, mais il n'empêche que près de 40 conflits sévissent actuellement sur la planète, que mille soldats et environ cinq mille civils en meurent chaque jour. Les guerres se perpétuent. Cette année (1988) passera sans doute à l'Histoire comme l'une des plus sanglantes. J'écris des livres pour aider les gens à comprendre ce qui nous arrive. Mais comment mettre fin au massacre ? Mes romans ne proposent pas de réponse, ne se veulent pas des leçons de morale. Ce sont surtout des histoires. Il y a toujours un certain sens du destin dans mes livres. Une impression de fin de rêve. Je suis romancier, pas politicien; aussi, je transmets mes idées indirectement par le moyen de mes récits. »

On comprend mieux dès lors la prédilection de John Saul pour Gra-

ham Greene et pour Malraux, pour Céline aussi, « ce styliste extraordinaire qui a tout cassé, par et dans le langage » — et même pour Queneau, « révolutionnaire de l'humour noir ». En le lisant et en l'écouter, la vie nous apparaît comme une comédie, une « comédie noire » dont ont témoigné deux autres géants qu'admire John Saul : Proust et Maddox Ford, « romancier peu connu que Greene et Burgess tiennent pour le plus grand écrivain anglo-saxon de ce siècle ».

◆ Le mythe

retrouve notamment *L'Image* de Jacques-Louis et Danièle Nyst, dont on a pu voir *J'ai la tête qui tourne*, au cinéma Le Milieu en 1987. Ceux qui se rappellent du travail de ce couple et qui auront été étonnés par le ton fantastique de *J'ai la tête qui tourne* seront heureux de constater que *L'Image* reprend fidèlement le même point de vue empreint d'une grande et belle sensibilité. Ils élaborent avec beaucoup de succès la métaphore visuelle. Alors que les théoriciens du cinéma doutent encore de la qualité qu'a l'Image de représenter la réalité, les Nyst affirment le contraire, preuves à l'appui.

Les vidéastes inclus dans le programme de *The Arts for Television*, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ne sont plus de parfaits inconnus pour les Montréalais. Nous avons eu l'occasion, depuis 1986, de voir leurs bandes lors des manifestations culturelles qui présentent de la vidéo. Gary Hill, qui s'est mérité le prix de la meilleure vidéo lors du dernier Festival du nouveau cinéma, *ex aequo* avec Luc Bourdon; Jaap Drupsteen (magnifique occasion de revoir *The Flood*, présenté au même festival en 1987); John Sanborn et Mary Perillo, qui avaient animé un atelier sur la métaphore visuelle à l'occasion des quinze jours du Milieu en 1987; Charles Atlas, Marcel Odenbach, Merce Cunningham, Jean-Paul Fargier — dans *Choses vues*: voyage, de Fargier, Michel Piccoli lit des pages du journal de Victor Hugo. La lecture impeccable de Michel Piccoli est le prétexte de cette bande, les images, très typées, sont accessoires; General Idea (A.A. Bronson, Jorge Sontal et Felix Partz, trois artistes canadiens) qui avec *Shut the Fuck Up* donnent la parole et l'image aux artistes.

Du reste, tout le monde y trouvera son compte. La qualité des images est exceptionnelle. La grille horaire a été conçue de manière que vous puissiez bénéficier du temps qu'il faut pour voir tout ce que vous souhaitez voir, sans avoir à vous taper un nombre trop grand d'heures de visionnement. Les six programmes sont présentés à des dates fixes, du jeudi au dimanche, de 13 h à 18 h. Le musée consacre une salle entière à cette exposition, où seront installés quatre moniteurs devant lesquels de 10 à 15 personnes pourront s'asseoir. Les bandes seront diffusées simultanément sur les quatre moniteurs.

Au milieu des années 60, Naim June Paik a, le premier, pris partie des images nouvelles que proposait l'écran cathodique. Depuis qu'il les a créées, on a vu ses images des milliards de fois. L'euphorie qui entourait le mythe de la « fenêtre sur le monde » a été banalisée. Les images préconisées par Paik ont été adaptées aux bulletins de nouvelles, au genre documentaire, aux émissions de variétés et à la télévision en direct. Dès lors, elles sont devenues l'apanage des chaînes de télévision les plus tyranniques aux télévisions communautaires les plus militantes. L'intérêt avec Paik, l'intérêt de voir ses bandes, c'est que même si elles constituent l'ordinaire quotidien, le plat de résistance de l'orgie médiatique auquel ce siècle a été convié, on a l'impression de les voir pour la première fois et de découvrir avec lui un regard métaphysique sur la réalité.

THEATRE DU RIDEAU VERT
DIRECTION YVETTE BRIND'AMOUR - MERCEDES PALOMINO
40ème ANNIVERSAIRE
du 25 janvier au 18 février
et les 23, 24, 25 février

LE LION EN HIVER
de James Goldman
traduction: Jean-Louis Curtis
mise en scène: Danièle J. Suissa
YVETTE BRIND'AMOUR - JEAN-LOUIS ROUX
MONIQUE SPAZIANI - DANIEL GADOUAS - LUIS DE CESPEDES
JEAN-LUC MONTMINY - JEAN-PAUL ZEHNACKER

Decor: ROBERT PRÉVOST Costumes: FRANÇOIS BARBEAU Éclairages: MICHEL BEAULIEU

4664, rue St-Denis
Métro Laurier, sortie Gifford

Réservations de 12h à 19h
844-1793

Mario Labbé présente
STEVE REICH et ses musiciens

Clapping Music
Six Pianos
Drumming Part One
Electric Counterpoint
Sextet

UN SOIR SEULEMENT

3 février 1989

invité spécial
David Tanenbaum

LE DEVOIR

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$
sur tout billet de plus de 7 \$.

ORCHESTRE DE CHAMBRE McGill
Directeur artistique:
ALEXANDER BROTT**MAUREEN FORRESTER**, contralto
QUATUOR À CORDES ORFORDRespighi..... "Il Tramonto"
Schafer..... "La beauté et la bête"
(avec masques)
Mozart..... Quatuor K. 575
Beethoven..... Quatuor Opus 59 no 3LUNDI SOIR,
30 JANVIER
20h30Billets:
\$20 - \$12.50Théâtre Maisonneuve
Place des ArtsRéservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$
sur tout billet de plus de 7 \$.

DONOHUE INC. ET POISSANT RICHARD THORNE ERNST & WHINNEY PRÉSENTENT

**BRAHMS**Signé
Agnès Grossmann
et**L'Orchestre Métropolitain**Violoniste:
Angèle DubeauVioloncelliste:
Guy FouquetLundi
16 janvier
20 h

BRAHMS:

Ouverture Festival Académique, opus 80

Double concerto pour violon et violoncelle, opus 102 en la mineur

Symphonie no 1, opus 68 en do mineur

Orchestre
Métropolitain

Renseignements: 598-0870

Théâtre Maisonneuve
Place des ArtsRéservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$
sur tout billet de plus de 7 \$.DONOHUE
INC.Poisant Richard
Thorne Ernst & Whinney
Établissement

MONTREAL, PARIS, OTTAWA, LYON, QUEBEC, LIMOGES: UN SUCCÈS FOUDROYANT!

LES FELUETTES

ou la répétition d'un drame romantique

de MICHEL MARC BOUCHARD
Mise en scène: ANDRÉ BRASSARD
assisté de LOU FORTIERUne création et une coproduction
du THÉÂTRE PETIT A PETIT
et du THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNAAvec: Jean Archambault,
Jean-François Blanchard,
René Richard Cyr,
René Gagnon,
Claude Gauthier,
Yves Jacques,
Roger Larue,
Jean-Pierre Matte,
Denis Roy

À L'AFFICHE

Mardi au vendredi: 20h
Samedi: 16h et 21hThéâtre du Nouveau Monde
84, rue Ste-Catherine Ouest
Métro Place-des-Arts
RÉSERVATIONS: 861-0563

Forrester et Vickers, émouvants interprètes du *Chant de la terre* de Mahler

Carol Bergeron

Das Lied von der Erde, Gustav Mahler: — Bruno Walter (dir.), Maureen Forrester (contralto), Richard Lewis (ténor) et le New York Philharmonic Orchestra, Curtin Call CD 206, enregistré en concert en 1960. — Colin Davis (dir.), Jessye Norman (soprano), Jon Vickers (ténor) et le London Symphony Orchestra, Philips 411 474-2, enregistré en 1981. — Bruno Walter, Kathleen Ferrier (contralto), Julius Patzak (ténor) et l'Orchestre Philharmonique de Vienne, London 414 194-2, enregistré en 1952. — Bruno Walter, Mildred Miller (mezzo), Ernst Häfliger (ténor) et le Columbia Symphony, CBS MK 42034, enregistré en 1960.

DE l'aveu de Bruno Walter qui en dirigea la première en 1911, *Das Lied von der Erde*, en français *Le Chant de la terre*, « est la création la plus personnelle de Mahler, et peut-être même de toute l'histoire de la musique ». Autrement dit, et la précision vient encore de lui, « *Das Lied* est de toutes ses œuvres la plus mahlérienne ».

Cycle de six lieder, Mahler lui donna l'appellation de *Symphonie pour ténor et alto (ou baryton) avec orchestre*. Par conséquent, on pourrait le faire chanter par deux voix d'hommes. Après l'avoir créé à Munich avec deux chanteurs américains, Mme Charles Cahier (alto) et William Miller (ténor), et puis le compositeur en avait laissé le choix, Bruno Walter confia les parties d'alto au baryton Friedrich Weidemann pour la première audition à viennoise en 1912.

Dans son livre sur Mahler (Éd. Livre de Poche) le grand chef allemand précise qu'il n'a pas répété l'expérience, parce qu'il s'est convaincu « non seulement que la voix d'alto est mieux à même de résoudre les difficultés vocales, mais encore que l'alternance de l'alto et du ténor est plus agréable à l'oreille que le timbre des voix d'hommes pendant toute la durée des six lieder ».

En 1957, Walter ira même jusqu'à dissuader un Fischer-Dieskau de chanter les trois lieder d'alto. « Mahler n'entendait jamais *Das Lied*, écrit-il alors; mais, tout bien considéré, je suis convaincu que s'il l'avait entendu, il aurait lui aussi reconnu que c'était une erreur de confier trois mélodies à un baryton. »

Trois versions du chef-d'œuvre mahlérien apparaissent au catalogue

de Bruno Walter. Aux deux premières maintenant rééditées en CD chez Philips et chez CBS, il faut ajouter celle qui fut tirée du concert du 24 mai 1936, avec Kerstin Thorborg (mezzo), Charles Kullmann (ténor) et l'Orchestre Philharmonique de Vienne (EMI HLM 7007, épuisée).

Le disque laser que publie Curtin Call nous offre un précieux document. Il s'agit du concert d'adieu au New York Philharmonic le 16 avril 1960. Bruno Walter qui mourut en 1962, avait confié les six lieder à la contralto montréalaise Maureen Forrester et au ténor anglais Richard Lewis. Ces deux solistes venaient tout juste de les enregistrer chez RCA, avec Fritz Reiner et l'Orchestre de Chicago.

Par ses qualités exceptionnelles d'interprétation, ce disque pirate se compare très favorablement à l'extraordinaire version éditée chez London avec Kathleen Ferrier et Julius Patzak. Vocalement, Forrester et Lewis surpassent de loin le duo Miller (poitrinant dans les graves) et Häfliger (à court de voix).

Il reste cependant que ces enregistrements sont tous extrêmement valables par la présence même de Bruno Walter. Ce qu'il fait de cette *Symphonie* tient du prodige tant par le dosage des couleurs orchestrales, le choix des tempi, que par l'esprit

qu'il lui insuffle.

Un autre Canadien, Jon Vickers a également marqué de son formidable talent l'ouvrage de Mahler. Lors de l'enregistrement cependant, le ténor n'était hélas pas en très grande forme vocale. Cette réserve faite, Vickers arrive quand même à nous émouvoir et à nous convaincre qu'il possédait les moyens de servir cette partition avec brio. Devant un Colin Davis plus habile qu'à l'aise, Jessye Norman avec sa voix de soprano chaude et sombre fait des prodiges et sauve le disque.

Entre Ferrier, Forrester et Norman — laissons Mildred Miller à ses inconditionnels admirateurs — il peut sembler difficile de choisir. Les quatre ténors (Patzak, Lewis, Häfliger et Vickers) se gênent un peu moins. Il n'y a vraiment que Julius Patzak qui sache nous convaincre sans réserve, ou presque. Car, vocalement il y a encore mieux et c'est avec le fabuleux Fritz Wunderlich qu'on l'obtient. L'enregistrement fut réalisé en 1967 (EMI CDC 747231-2) sous la direction d'Otto Klemperer avec Christa Ludwig (mezzo) et les orchestres Philharmonia et New Philharmonia de Londres.

En somme, on ne possède pas une mais plusieurs versions du *Chant de la terre* de Gustav Mahler.



Gustav Mahler, 7 juillet 1860 - 18 mai 1911.

Avec Ofra Harnoy

Schubert et Prokofiev au coin du feu...

Pierre Beauregard

JANVIER EST UN MOIS à manier avec des pincettes... Un mois avec lequel il vaut mieux tenir ses distances! Janvier, bête féroce, que la sagesse recommande de laisser défilier de l'autre côté d'une fenêtre plus étanche qu'un hublot, confortablement retranché entre quatre murs épais, au coin d'un feu salvateur...

Le janvier des mélomanes aura toujours été propice au sport du vieux fauteuil, celui qui se pratique à l'aide d'un bon bouquin et d'un gobelet de chocolat fumant, en compagnie d'un chat aux ronronnements presque lascifs.

Et quand vient le temps de choisir le fond sonore approprié à cet exercice d'enfouissement du corps et de l'esprit, le mélomane pense tout de suite au violoncelle.

Ce grand violon pantoufflard possède la voix de l'écorce des arbres, l'âme du bois de l'âtre et la couleur du soleil absent. Et le piano qui l'accompagne déferle comme une source annonciatrice du printemps.

Sur RCA Victor *Red Seal* (7845-2-RC), la belle violoncelliste torontoise Ofra Harnoy, épaulée du pianiste britannique Michael Dussek nous offre Schubert et Prokofiev dans un concert intime qui constitue le reflet parfait de la poésie hivernale.

Sous l'archet remarquablement léger de la jeune interprète, la célèbre sonate en la mineur D.821 dite *Arpeggione* de Franz Schubert prend parfois des teintes subtiles d'arc-en-ciel, parfois des couleurs éclatantes de paysage printanier.



La violoncelliste torontoise Ofra Harnoy

Après la douceur et la mélancolie de l'*allegro moderato* inaugural, qui définit en quelque sorte l'atmosphère un peu retenue qui prévaudra pour la durée de la prestation, les duettistes nous font vivre les instants privilégiés d'un adagio bref mais combien émouvant que le lecteur au laser programmable nous permet de réécouter à satiété sans risquer de rayer le précieux disque!

Puis, Schubert nous quitte sur un thème ensoleillé rappelant le tout premier motif de la sonate, auquel s'enchaînent, comme une lointaine fête au village, des danses et des al-

lusions folkloriques. Ici, toutefois, Mme Harnoy est peut-être moins portée à danser qu'il ne le faudrait, mais la retenue dont elle fait preuve convient parfaitement à janvier.

Mais c'est dans la *Sonate en do majeur* opus 119 de Serge Prokofiev que la musicienne torontoise viendra

enfin déployer la palette de ses moyens.

Quelle puissance toute en douceur! Quelles sonorités convaincantes! Il faut dire que la prise rapprochée choisie par les techniciens de RCA contribue fortement à l'effet dramatique. Ceux qui aiment les enregistrements « présents » seront comblés.

Avec bonne humeur, mais sans débordement, la violoncelliste et la pianiste nous livreront le contenu « russe » de l'œuvre sans défaillir mais sans donner non plus l'impression d'improviser qui conviendrait ici.

Il est vrai que la spontanéité ne s'acquiert qu'au bout de nombreuses années d'interprétation, ce qui fait forcément défaut à une très jeune interprète.

Mais quel talent prometteur! La sonate de Prokofiev est, elle aussi, riche en allusions au pays hivernal par excellence. Dans le scherzo du deuxième mouvement, on retrouvera avec plaisir des airs rappelant le *Pierre et le Loup* et des lignes nettement inspirées de *Roméo et Juliette*.

Aux dernières mesures du finale glorieux, l'auditeur s'emparera immanquablement de sa télécommande pour faire redémarrer ce disque compact.

Avant de remettre une bûche dans le foyer...

CHAGALL PREMIÈRE MONDIALE

O VERTIGO DANSE
direction artistique
GINETTE LAURIN
18, 19, 20,
21, 22
JANVIER
20 h

Salle Marie-Gérin-Lajoie
Université du Québec
à Montréal
1455, rue Saint-Denis
RENSEIGNEMENTS
285-1600

Billets: 15 \$ - 125 \$ - en vente aux comptoirs Ticketron, au Musée (1379, rue Sherbrooke ouest) et par Téléphone

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL • SERVICE D'ANIMATION

la rupture des eaux
de Maryse Pelletier
Mise en scène: Daniel Simard

avec Sylvie Legault, France Arbour, Eudore Belzile, Bernard Fortin, Rose-Andrée Michaud et Luc Morissette assistés d'une équipe de 7 créateurs

du 11 janvier au 4 février
du mardi au samedi à 20h30

PRIX RÉDUIT
AVEC LA CARTE 4 A 4
JUSQU'AU 27 JANVIER

théâtre
d'aujourd'hui

1297, rue Papineau
Métro Papineau
Réservations:
523-1211

QUATRE À QUATRE TROIS THÉÂTRES ET LE PUBLIC

PUBLI-REPORTAGE

CONCERT PUCES L'ensemble *J'habite une planète* présente un spectacle multiculturel le samedi 14 janvier à 13h30 au Piano noble de la Salle Wilfrid-Pelletier. Billet: 2,50\$, en vente dès maintenant.

LES HEURES DE LA PLAGE

LES AVANT-PREMIÈRES DE L'ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
Le lundi 16 janvier à 12 h 15

Agnes Grossmann, chef
Angèle Dubeau, violoniste
Guy Fouquet, violoncelliste

Oeuvres de Brahms.

Billet: 5 \$
apportez votre lunch

Concert présenté en collaboration avec Bell Canada

Théâtre Maisonneuve Réservations: 842 2112
Place des Arts Renseignements: 285 4253

PIGEONS INTERNATIONAL présente **DU SANG SUR LE COU DU CHAT** presents **BLOOD ON CAT'S NECK**

avec
Sylvie Drapeau
révélation de l'année 1988
Julie Lavergne Pierre Auger
Léni Parker P.-François Cormier
Dominique Quesnel Norman Helms
P. de Vasconcelos Roland Smith
P.-A. Taillefer

de/by
R.W. FASSBINDER
Mise en scène
Paula de Vasconcelos
A L'AFFICHE
20h00

Salle Fred-Barry
Billets de 10 \$ à 20 \$
4353, rue Ste-Catherine est
Rés.: 253-8974

Prix réduit avec la carte Quatre à Quatre jusqu'au 21 janvier

QUATRE À QUATRE TROIS THÉÂTRES ET LE PUBLIC

el gran teatro del mundo

LE GRAND THÉÂTRE DU MONDE

Avec: Begoña Zabala Alain Zouvi Kim Yaroshevskaya Jean-Pierre Ronfard Anne De Raiche Anne-Marie Provencher Anne-Millaire Alexis Martin Roger Léger Isabelle l'Ecuyer Robert Gravel Vincent Gratton Renée Cossette Roger Blay

DE JEAN-PIERRE RONFARD

ESPACE LIBRE:
521-4191

DÈS LE 10 JANVIER

TELEVISION / chronique

Jeux de société ou « passe-moi le dossier »

Nathalie Petrowski

APRÈS L'ÈRE RÉVOLUE du passe-moi-le-beurre, le sel, le sucre, le ketchup et que sais-je encore, voici venue l'ère du passe-moi le dossier, l'ère du déclin de la cuisine et de la montée tranquille du bureau comme haut-lieu de la fiction québécoise.

Pourquoi passe-moi le dossier ? Parce que dans *Jeux de Société*, le nouveau téléroman du mercredi soir à Radio-Canada, l'action se déroule dans un bureau, dans « la jungle du 9 à 5 », comme dit l'annonce, et que les personnages passent leur temps à se passer et repasser des dossiers. Le dossier ici est au centre du drame, c'est en fait le noeud dramatique du téléroman, ce autour de quoi les personnages gravitent et grenouillent; les uns voulant s'emparer du dossier des autres, les autres étant tout mêlés dans leurs dossiers, les troisièmes, complètement débordés par leurs dossiers et les quatrièmes, pognés pour retaper les dossiers de tout le monde.

Or quoi de plus abstrait, de plus désincarné, de plus anti-dramatique, de plus ennuyeux, de plus désespérément drabe qu'un dossier ? Rien, à coup sûr ! Pas même le café à l'eau de vaisselle d'Evelyne dans *Des dames de coeur*. Pas même la rondelle truquée de *Lance et Compte*, rien ne bat le dossier au chapitre des matières mortes et des natures mortes à la télé.

Voilà pourtant un tout nouveau téléroman, un téléroman de la fin des années 80, qui introduit le dossier dans notre inconscient collectif, et qui l'introduit le plus sérieusement du monde, comme si le sort de la nation et celui de la somme de ses individus étaient en jeu. Mes aïeux, dire que nous en sommes rendus là !

Je ne parlerai pas de la forme de *Jeux de Société*, de ses couleurs gris-fonctionnaire, de ses lampes halogènes et de ses vrais ordinateurs qui clignotent dans la fadeur bureaucratique. Je ne parlerai pas des décors qui témoignent d'une recherche de style sinon d'une belle stylisation de la réalité bien que les éclairages-télé éclairent avec autant de subtilité que les miradors du mur de Berlin. Je ne parlerai pas non plus de la réalisation signée Alain Trousignant, une réalisation efficace menée par un réalisateur qui est sans doute le plus moderne de ses contemporains radio-canadiens. Je ne parlerai même pas des dialogues de Anne Boyer et Michel d'Astous, deux ex-fonctionnaires recyclés en scripteurs, qui auraient intérêt à pimenter leurs répliques d'un peu plus d'humour afin que nous ne mourrions pas tous d'ennui à regarder leurs bureaucraties évoluer. Non, je ne parlerai pas



Robert Toupin, Isabelle Miquelon et Élie Guilbault dans *Jeux de société*.

de tout cela. Ce sont des questions de forme et la forme de *Jeux de société* en vaut bien d'autres. Même qu'à certains égards, la forme est plus soignée, plus léchée que dans bien des cas.

Mais là n'est pas la vraie question. Car la vraie question est une de fond. C'est la question qui m'a tenaillé l'esprit pendant trente minutes de temps mercredi soir. Comme disent si bien les anglais : *What's the point* ? Pourquoi faire un téléroman sur une pile de dossiers et une bande de gens de bureaux à peine plus intéressants que ceux que l'on rencontre tous les jours ?

Bon, disons que j'exagère un peu. Il n'y a pas que des dossiers qui voyagent dans les couloirs de *Jeux de société*. Il y a des personnages avec des personnalités aux prises avec des problèmes professionnels mais justement pourquoi, nous les esclaves du 9 à 5, nous les passagers de l'heure de pointe, nous qui passons la grande partie de nos journées sinon de nos vies, entre les quatre murs d'un bureau, pourquoi devrions-nous en rentrant à la maison, nous taper trente minutes de problèmes de

bureau, de boss qui écoeurent, de secrétaires qui tapent sur les nerfs, de collègues de travail qui nous pient sur les pieds pour mieux graver l'échelle sociale ? Pourquoi regarder cela quand nous le vivons à coeur de jour et qu'il suffirait d'installer une caméra vidéo dans n'importe quel bureau de la métropole pour arriver à peu près au même résultat ?

Je sais : la vie de bureau a déjà connu des heures de gloire à la télé du temps de « 9 à 5 » de Marcel Dubé mais les bureaux étaient peut-être moins à la mode en 1963. Nous n'en avions pas fait le tour et surtout nous devions croire à l'époque qu'il fallait que le Québec se dote de bureaux pour ressembler à une société moderne. Vingt ans plus tard, il n'y en a plus que pour les tours à bureaux. Nous travaillons tous entre quatre murs glabres, assis à journée longueur sur notre drame, à rêver de grandes réalisations artistiques et à se contenter au bout du compte, d'un chèque de paie à tous les deux jeudis.

Alors je repose la question. Pourquoi se gâcher la vie à regarder ce qu'on vit tous les jours ? Pour pouvoir se dire, « ah oui, c'est exactement comme cela que les choses se passent, c'est-tu pas effrayant ? » Quelle est la fonction d'un tel téléroman ? Chez Lise Payette, c'est clair : l'auteur nous passe des messages au cas où on n'aurait pas compris. Chez Vlb, c'est clair aussi : l'auteur fait réfléchir le grand miroir déformant de la société. Même Réjean Tremblay a compris la recette : raconter des histoires, transmettre de l'information sans trop se casser la tête.

Mais avec *Jeux de société* j'avoue que je ne saisis pas. Si l'émission était une caricature ou une critique sociale du monde des fonctionnaires, je comprendrais. On pourrait au moins se bidonner un peu et se dire qu'on y a échappé belle. Si l'aliénation bureaucratique y était décriée avec véhémence, je comprendrais. Si le mode était comique, je comprendrais aussi. Mais malheureusement avec *Jeux de société*, on ne rit pas, on joue dans le *soft* réalisme branché, on se prend au sérieux, on réfléchit à voix haute sur le monde du travail, sur les rapports de force, les conflits, l'arrivée des femmes sur le marché, bref des sujets dignes d'une thèse de doctorat ou d'un pamphlet sur comment réussir sa première journée au travail.

Mais mieux encore : dans *Jeux de société*, les principaux personnages, employés éternels de la Société nationale de Tourisme, n'en finissent plus de soupirer sur leur sort et sur l'enfer de la vie de bureau. Mais si la vie de bureau est à ce point insupportable, pourquoi y restent-ils et pourquoi devrions-nous à chaque semaine les écouter se plaindre ?

LA TÉLÉ DU WEEK-END

SAMEDI

★ *Avis de recherche*. Patrick Sabatier reçoit ses petits cousins du Québec, Ginette Reno et Michel Rivard. TV5. 17 h 05.

★ *Scully rencontre*. Impact deuxième manière avec une entrevue de fond avec le Cardinal Paul-Émile Léger, entouré du frère Untel (Jean-Paul Desbiens) et de Gérard Pelletier. Radio-Canada. 18 h 10.

★ *Samedi de rire*. Les invités cette semaine sont Paul Buissonneau et Pierre Labelle. Radio-Canada. 19 h.

★ *Du côté de chez Fred*. Une première pour Frédéric Mitterand qui rencontre le metteur en scène Bernard Murat ainsi que les comédiennes Macha Méryl et Michèle Morgan, réunies dans la pièce *Une femme sans histoire*. TV5. 21 h.

★ *Journal intime*. Gaston L'Heureux reçoit Louis Laberge, sa femme, ses fils ainsi que quelques amis comme Fernand Daoust et Fernand Gignac. TQS. 22 h.

DIMANCHE

★ *Les matinées du dimanche*. Hom-

mage à Chagall, un documentaire réalisé par Harry Raskin sur la vie et l'oeuvre du peintre. Radio-Canada. 13 h 30.

★ *Sixty Minutes*. Une entrevue avec le président sortant Ronald Reagan et sa fidèle épouse Nancy. CBS. 19 h.

★ *L'autobus du showbusiness*. Jean-Pierre reçoit un cocktail d'invités qui vont de Michèle Richard à Pierre Flynn en passant par Karen Young et Michel Donato. Radio-Canada. 19 h 30.

★ *Surprise sur prise*. Marcel Béliveau s'en prend à Mitsou, Andrée Lachapelle, Janine Sutto, Jacques Villeneuve et Marcel Marceau. TQS. 20 h.

★ *Apostrophes*. Une émission autour d'Edmond Charles Roux. Avec Marie-Odile Delacour, Jean-René Huleu, Pierre Assouline et Georges Marion. TV5. 20 h.

★ *La dernière demeure de Madame Rose*. Rose, interprétée par Janine Sutto, est une vieille dame qui vient de perdre son appartement et contemple la triste perspective du foyer d'accueil. Un scénario de Suzanne Gagner. Radio-Canada. 20 h 30.

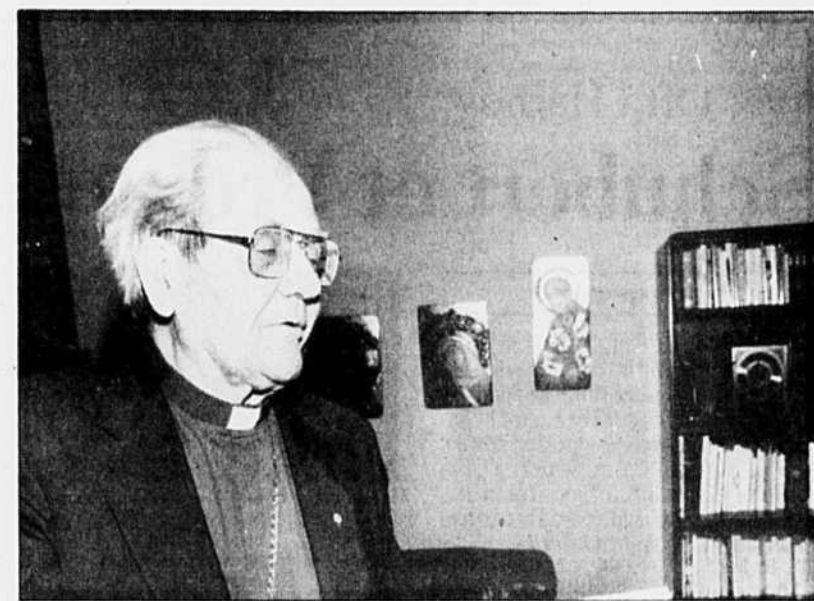


PHOTO JACQUES GRENIER

L'invité de ce soir à *Scully rencontre* est le cardinal Paul-Émile Léger, qui sera entouré du Frère Untel et de Gérard Pelletier. À Radio-Canada à 18 h 10.

Radio-Musique Radio-Culture Radio-Canada

24 heures sur 24 au réseau FM Stéréo de Radio-Canada

SAMEDI 14 JANVIER 1989

12h00 DES MUSIQUES EN MÉMOIRE

Les meilleurs moments du Vancouver Folk Festival (1re partie). Anim. Elizabeth Gagnon.

13h00 LES JEUNES ARTISTES

Guy Brisson, guit. « The Earl of Essex. His Galliard » (Dowland); Prélude et Fugue (J.S. Bach); « Cavatina » (Tansman).

13h30 L'OPÉRA DU METROPOLITAN

« Die Fledermaus » (J. Strauss). Barbara Daniels, Eric Mills, Tatiana Troyanos, Neil Rosenshein, Hakan Hagegard, Dale Duesing, Gottfried Hornik, Sid Caesar, chœur et orchestre, dir. Julius Rudel. Anim. Janine Paquet et Jean Deschamps.

17h30 RÉCITAL D'ORGUE

Jacques Rochette, orgue Casavant, Cathédrale Saint-Yacinthe-le-Confesseur, Saint-Hyacinthe Intermezzo, op. 18 no 3, « Final romantique », op. 18 no 9 et « Alleluia de Pâques », op. 18 no 10 (Bourdon). Anim. Michel Keable.

18h00 MUSIQUE DE TABLE

Anim. Jean-Paul Nolte.

19h30 MUSIQUE ACTUELLE

Anim. Janine Paquet.

21h00 ORCHESTRES AMÉRICAINS

Orchestre de Philadelphie, dir. David Zinman; Ivan Moravec, p. Ouv. « Euryanthe » (Weber); Symphonie no 5 « Réformation » (Mendelssohn); Concerto no 2 (Brahms). Anim. Jean Deschamps.

23h00 JAZZ SUR LE VIF

Concert enregistré lors du Festival International de jazz de Montréal 1988. Charles Papasoff et Rufus Cappadocia. Anim. Michel Benoit.

DIMANCHE 15 JANVIER 1989

0h00 MUSIQUES DE NUIT

La nuit, des musiques de toutes les époques et de tous les pays vous accompagnent jusqu'à l'aube. Anim. Monique Leblanc.

5h55 MÉDITATION

« Questions » (Jean Vimont).

6h00 LA GRANDE FUGUE

Anim. Gilles Dupuis.

9h00 MUSIQUE SACRÉE

Anim. Gilles Dupuis.

10h00 POUR LE CLAVIER

« Retrospective 1988 » (dern de 2). Extr. Sonate, op. 27 no 2 et Sonate, op. 13 no 8 « Pathétique » (Beethoven); Solomon, « Chasse-neige » et « Feux-follets » (Liszt); Janina Fialkowska; Six Études, op. 25 (Chopin); Liane Lortie. Anim. Jean Deschamps.

11h00 SUITE CANADIENNE

« L'Institut Nazareth » Anim. André Hébert.

12h00 HÉROD

Musique musicale national et international. Anim. Georges Nicholson et Françoise Davoine.

13h00 CONCERT DIMANCHE

Musica Camerata de Montréal, dir. Nai Yuan Hu, vl. Suite, op. 18 (Godard); Sonate en la, op. 13 (Fauré); Sextuor en si bém., op. 18 (Brahms). Anim. Jean Deschamps.

14h30 LES MUSICIENS PAR EUX-MÊMES

Inv. Janine Reiss, répétitrice (dern de 2). Int. Georges Nicholson.

15h30 EN CONCERT

1re partie. Jo Ann Simpson, bas; Dina Namer, p. Quatre Préludes (Baird); « Freundschaft » (Stockhausen); « Lyric Sonatina » (Coulthard); « Hora staccato » (Dinicu); 2e partie. Ioan Hareea, vl.; Dina Namer, p. Sonate en sol min. (Tartini); « Variations sur la cène de sol » (Paganini); « Adagio en mi, K. 540 » (Mozart); « Tzigane » (Ravel) (reprise).

16h30 LES GRANDES RELIGIONS

« L'Islam » Rech. Georges Baguet. Lect. Diane Giguère.

17h00 TRIBUNE DE L'ORGUE

« L'orgue symphonique en France » (19e de 24). André Fleury. Anim. Michel Keable.

18h00 MUSIQUE DE TABLE

Anim. Jean-Paul Nolte.

19h30 MUSIQUE ACTUELLE

Enregistré le 25 novembre 1988, concert « hors cours » coproduit par « Musique actuelle » et la Société des concerts alternatifs du Québec. Oeuvres de Carrette, Rose, Elias, Trudel, Pelletier, Harley et Désilets. Anim. Janine Paquet.

21h00 LE PETIT CHEMIN

Anim. Jean Deschamps.

22h00 COMMUNAUTÉ DES RADIOS PUBLIQUES DE LANGUE FRANÇAISE

Rencontres d'écrivains de la CRPLF à Redu, petit village des Ardennes. Thème : « L'exotisme de l'autre » (5e de 12).

23h00 JAZZ SUR LE VIF

Concert enregistré lors du Festival International de Jazz de Montréal 1988. Mireille Proulx et Philippe Noireaud. Anim. Michel Benoit.

LUNDI 16 JANVIER 1989

0h00 L'EMBARQUEMENT POUR SI TARD...

Une invitation à risquer l'aventure d'une nuit en musique. Anim. Myra Cree.

5h55 MÉDITATION

« Le prêtre de demain » (Jean Vimont).

6h00 LES NOTES INÉGALES

Anim. Francine Morneau.

7h54 BLOC-NOTES

Bulletin d'actualité musicale. Anim. Georges Nicholson et Françoise Davoine.

8h00 LES NOTES INÉGALES (suite)

Anim. Renée Larochelle.

9h00 MUSIQUE EN FÊTE

Anniversaire du philosophe français Auguste Comte. Anim. Renée Larochelle.

11h00 LA CORDE SENSIBLE

Un rendez-vous quotidien au cours duquel votre choix musical est le nôtre. Faites-vous plaisir. Écrivez-nous en accompagnant vos demandes d'un court texte de présentation personnelle. Anim. André Vigant.

12h04 BLOC-NOTES

Reprise de l'émission diffusée à 7h54.

12h10 AU COEUR DU JOUR

« O Waly, Waly », folklore des îles britanniques par les King's Singers; airs gallois par Richard Lewis, t. (arr. Dorumgaard). Extr. Études de Chopin par Andrei Gavrilov, p. Anim. André Hébert.

13h00 AU GRÉ DE LA FANTAISIE

Chansons Atahualpa Yupanqui; Danses italiennes du 17e siècle; extr. « La Création du monde » (Permgian); « Variations sur un thème de Frank Bridge » (Britten); Motet « In Convertendo » (Rameau); Quintette pour clarinette et cordes, op. 34 (Weber); « Fantasiestücke », op. 12 (Schumann); Concerto pour violon, op. 19 (Prokofiev); Deux Suites pour clavecin (Buxtehude). Anim. Colette Mersy.

16h00 FICTIONS

Anim. Réjane Bougé.

16h30 LA FÉMINISATION DU LANGAGE

Dern de 20. « Pourquoi la question de la sexualité du discours est-elle une des questions les plus importantes de notre époque ? » (dern de 2). Inv. Luce Irigaray, maître de recherche au Centre national de recherche scientifique de France, psychanalyste, docteur d'État en philosophie et auteure de nombreux essais sur la différence sexuelle. Int. et anim. Guy Rochette.

17h00 LATITUDES

« Les Déserts » (2e de 6). La vie dans les zones désertiques. Inv. Francis Petter, professeur au Musée national d'histoire naturelle, Michel Lemire, maître de conférence au laboratoire d'anatomie comparée. Anim. Gérard Gromer. Prod. Radio-Canada.

17h30 EN CONCERT

Darren Lowe, vl.; Suzanne Beaubien, p. Sonate no 5, op. 24 (Beethoven); Étude de concert pour piano no 3 (Liszt); Sonate pour violon seul, op. 27 no 3 (Ysaye); Sonate no 3, op. 108 (Brahms) (reprise).

18h30 L'AIR DU SOIR et CONCERTS EUROPÉENS

Berlin - Capitale culturelle de l'Europe 1988. Concert d'ouverture. Orchestre philharmonique de Berlin, dir. Carlo Maria Giulini; Hans-Jörg Schellenberger, htb. Karl Leister, clar. Gerd Seifert, cor. Stefan Schweigert, bas. Symphonie concertante, K. 297b (Mozart); Symphonie no 1 (Brahms). Anim. Danielle Charbonneau.

21h30 THÉÂTRE DU LUNDI

1re partie: magazine d'actualité culturelle. Anim. Michel Vais. 2e partie: « Ils ont des chapeaux ronds », de France St-Aubin (1er prix - 60 minutes - XVIe Concours d'oeuvres dramatiques radiophoniques de Radio-Canada 1988). Distr. Anne Caron et Marcel Girard.

23h00 JAZZ-SOLILIQUE

Avec Nat King Cole, Shelly Manne, Lester Young, Stéphane Grappelli, The Three Sounds, Lee Konitz et Billie Holiday. Anim. Gilles Archambault.

MARDI 17 JANVIER 1989

0h00 L'EMBARQUEMENT POUR SI TARD...

Anim. Myra Cree.

5h55 MÉDITATION

« Douces saines » (Jean Vimont).

6h00 LES NOTES INÉGALES

Anim. Francine Morneau.

7h54 BLOC-NOTES

Bulletin d'actualité musicale.

8h00 LES NOTES INÉGALES (suite)

Anim. Renée Larochelle.

9h00 MUSIQUE EN FÊTE

Anniversaire de l'homme politique américain Benjamin Franklin.

11h00 LA CORDE SENSIBLE

« Climax Every Mountain » extr. d'opérettes (Rogers-Hammerstein) par Mark Dubois et autres solistes. Chœur et Orchestre de Winnipeg, dir. Erich Kunzel. Extr. Concertos de Vivaldi (flûtes, cordes, hautbois) par Steven Starik et autres solistes, Orchestre de Radio-Canada.

13h00 AU GRÉ DE LA FANTAISIE

« Magnetic Rag » (Scott Joplin); extr. « Porgy and Bess » (Gershwin); Pièces pour trois guitares (Paco di Lucia); extr. « Carmen » (Bizet); Chedrine; Trois Sonates pour clavecin (Scarlati); extr. « Le Corsaire » (Verdi); Symphonie no 1 (Brahms); « Journey to Inaccessible Places » (Gurdjieff/Hartmann).

16h00 LE PONT DES ARTS

Tableau de l'actualité artistique en France, en Belgique et en Suisse réalisée en collaboration avec la Communauté des Radios publiques de langue française. Anim. Réjane Bougé.

16h30 PRÉSENCE DE L'ART

1re partie: reflet de l'actualité dans des domaines aussi divers que la peinture et la performance. 2e partie: entrevues avec des artistes, théoriciens, historiens de l'art. Anim. Gilles Daigheault, Rober Racine. Ent. à Paris René Viau.

17h30 EN CONCERT

Janet Coop, p. « Image astrale », 1982 (Coulthard); Sonate, op. 111 (Beethoven); Nocturne, op. 27 no 2 (Chopin); Trois « Études-Tableaux », op. 39 (Rachmaninov). Anim. André Hébert (reprise).

18h30 L'AIR DU SOIR et CONCERTS EUROPÉENS

Semaines musicales de Berlin 1988. Orchestre philharmonique de Berlin, Société chorale de Vienne, dir. Herbert von Karajan; Julia Varday, sop. Florence Quivar, alto; Vinson Cole, t.; John Timlinson, b. « Requiem » (Verdi). Anim. Danielle Charbonneau.

21h30 EN TOUTES LETTRES

Magazine consacré à la littérature de chez nous. Chroniqueurs: Roch Poisson (revues); Jérôme Davault (essais); Robert Melançon (poésie); Jean-François Chassay (fiction); Francine Baudouin et Jacques Thériault (actualité littéraire).

littéraire). Anim. Christine Champagne. « L'Objet d'art », de Jean-Paul Daoust. Lect. René Gagnon.

23h00 JAZZ-SOLILIQUE

Avec Jim Hall, Herb Ellis/ Joe Pass, Barry Harris, Woody Herman, Toshiko Akiyoshi/Lew Tabackin, Charlie Parker et Mercer Ellington.

MERCREDI 18 JANVIER 1989

0h00 L'EMBARQUEMENT POUR SI TARD...

Anim. Myra Cree.

5h55 MÉDITATION

« L'Intériorité » (Jean Vimont).

6h00 LES NOTES INÉGALES

Anim. Francine Morneau.

7h54 BLOC-NOTES

Bulletin d'actualité musicale.

8h00 LES NOTES INÉGALES (suite)

Anim. Renée Larochelle.

9h00 MUSIQUE EN FÊTE

Le petit almanach. Création de « Aramis de Gaulle » de Jean-Baptiste Lully, le compositeur César Cui; Quatre Préludes, op. 64, l'écrivain français Paul Léautaud; « Le Carnaval des animaux » (Saint-Saëns/Carl Davis); l'altiste Franz Weiss, contemporain de Beethoven; Quatuor, op. 59 no 2 « Razumovsky » (Beethoven); le compositeur québécois Pyerick Ching Caratères en forme d'étude.

11h00 LA CORDE SENSIBLE

Reprise de l'émission diffusée à 7h54.

12h10 AU COEUR DU JOUR

« Princesse Cardée » (Kaiman) extr. chantés par Anna Moffo, sop. et René Kollo, t. Chœur et Orchestre, dir. B. Grund.

13h00 AU GRÉ DE LA FANTAISIE

Le cri d'un saxo et la poésie du macadam



Tom Waits, poète cynique dans *Big Time*.

France Lafuste

Saxo Réalisé par Ariel Zeitoun. Scénario : Jacques Audiard et Ariel Zeitoun. D'après le roman de Gilbert Lanvin (Fleuve Noir). Avec Gérard Lanvin, Akosua Busia, Richard Brooks, Laure Killing, Roland Blanche, Clément Harari, Thomas Pollard. Musique : Bruce Iglauer. Photo : Bruno de Keyser. Son : Harald Maury. (France, 1987) 118 min. Au cinéma Béri.

APRÈS *Round Midnight*, *Bird* et *U2 Rattle and Hum*, c'est au tour du blues de faire entendre ses accents chaloupés dans *Saxo* et *Big Time*.

Le premier est un film français d'Ariel Zeitoun. Conçu comme un film noir avec intrigue et ambiance trouble, *Saxo* joue aussi la carte du film musical à la gloire du guitariste américain Roy Buchanan, du saxophoniste Archie Shepp et de la chanteuse de soul, Elta James.

Cette musique, entendue un soir dans un dancing décrépi du ghetto noir de la banlieue parisienne est pour Sam Friedman — Gérard Lanvin, aussi interprète de *Moi vouloir toi, Marche à l'ombre* — une révélation. Pour lui qui a toujours rêvé d'être un grand producteur de musique, les deux musiciens noirs, le frère saxo et la sœur guitariste (Richard Brooks et Akosua Busia remarquée dans *The Color Purple*) tombent du ciel. C'est une quinte flush servie, comme il le dit à sa femme le soir en rentrant. Sam veut les rencontrer, leur faire enregistrer un disque. Mais les deux musiciens sont en marge de toutes les chapelles ou presque. Mystiques, ils refusent de vendre leur musique. Elle n'appartient qu'à Dieu. Sam s'entête. Il est prêt à tout pour réaliser son rêve même au pire...

Pour ce deuxième film, (*Souvenirs*, *Souvenirs* est sorti il y a trois ans), Ariel Zeitoun, réalisateur français d'origine tunisienne, s'est intéressé à la passion quasi demente d'un homme, prêt à sacrifier sa famille et à endosser des torts irréparables. D'où l'atmosphère fiévreuse et psychotique qui parcourt tout le film.

Toutefois, *Saxo* est un film insaisissable. À mi-chemin entre le polar, le film underground non dépourvu d'une certaine esthétique — on pense parfois à *Diva* — il se sert de la musique pour catalyser ou freiner les passions. Extrêmement près de ses personnages, le réalisateur en suit les moindres tressaillements sans avoir peur de trancher dans le vif des sentiments. En allant toujours un peu plus loin, d'une scène à l'autre, il donne corps à un monde trouble où se mêlent des êtres différents.

Mais à ce jeu de la différence, il n'est pas toujours gagnant. On trouvera au couple « venu d'ailleurs » un côté un peu trop messianique, un peu trop chargé de mystère pour faire vrai. Préoccupé par le jeu de la fascination béate, le réalisateur n'a rien puisé ou si peu dans l'authenticité des bas-fonds noirs. C'est dommage. Reste une bonne intrigue malgré quelques longueurs quand le film vire au polar, des comédiens superbes, étonnants de conviction (Lanvin qu'on n'avait pas vu depuis deux ans s'est particulièrement investi dans ce film) et une trame sonore signée Bruce Iglauer, l'un des magnats du blues de Chicago. Ce n'est pas si mal.

Une adaptation parfaitement réussie des célèbres *Liaisons dangereuses*

Francine Laurendeau

Dangerous Liaisons, de Stephen Frears, avec Glenn Close, John Malkovich, Michelle Pfeiffer, Swosie Kurtz, Keanu Reeves, Mildred Natwick, Uma Thurman. Scénario : Christopher Hampton, d'après sa pièce adaptée du roman de Pierre Choderlos de Laclos. Images : Philippe Rousselot. Direction artistique : Gérard Viard et Gavin Bocquet. Musique : George Fenton. (USA, 1988) 120 min. Au Faubourg Sainte-Catherine et au Pointe-Claire.

DOUBLE SUJET d'inquiétude. Le premier est incontournable : il ne saurait exister d'adaptation entièrement fidèle des *Liaisons Dangereuses* et cela pas davantage à l'écran qu'à la scène. Pourquoi ? Parce que l'unique roman de Choderlos de Laclos est un roman par lettres. Pour notre plus grand bonheur, le téléphone n'existait pas en 1782 et, même lorsqu'ils sont dans la même ville, les protagonistes doivent forcément s'écrire. Chacun dans la manière qui lui est propre.

Ainsi, pour ne citer que deux extrêmes, Cécile de Volanges, une très jeune fille que sa mère vient de sortir du couvent, s'exprime avec une amusante ingénuité. Tandis que les lettres de la Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont sont d'une intelligence et d'une vivacité captivantes. Et si ces deux personnages sont, en matière d'amour, de redoutables stratèges entièrement dénués de scrupules, leur dialogue n'est pas une succession de froids calculs mais, bien au contraire, un échange passionné. Cette dimension épistolaire compte pour beaucoup dans la séduction qu'exerce ce chef-d'œuvre depuis deux siècles.

D'autre part, ceux qui auront vu *My Beautiful Laundrette*, *Prick Up Your Ears* ou *Sammy and Rosie Get Laid* pourront s'étonner de voir ce réalisateur britannique plutôt iconoclaste s'attaquer à un classique de la littérature française. Roger Vadim s'y était risqué il y a 30 ans et c'est un bien mauvais souvenir. Il est vrai qu'il avait situé son adaptation en 1960, réduisant en une petite-bourgeoise histoire de fesses ce cruel tableau de mœurs d'une aristocratie sur son déclin.

Eh bien rassurez-vous. Pour *Dangerous Liaisons*, Christopher Frears s'est entouré d'excellents comédiens. L'éclairage, les atmosphères, la direction artistique, les lieux mêmes du tournage respectent l'époque. Ce n'est pas un respect glacé. Une émotion frémissante parcourt le film et, malgré la langue et malgré les préventions exprimées plus haut, ici et là l'esprit de Laclos. L'interprétation est convaincante, particulièrement celle de Glenn Close. Sa Marquise de Merteuil n'est pas « la méchante » mais bien plutôt une femme qui, née dans une époque où on la condamne à la passivité, a décidé qu'elle forcerait son destin et ne serait l'esclave de personne.

L'adaptation est très justifiable. Et, si la dernière scène de Valmont est un peu longue, le dénouement est plus crédible que celui du roman où, pour tant d'immoralité, il fallait que les coupables soient cruellement punis : la Marquise y était donc victime de la petite vérole dont elle sortait affreusement enlaidie, un oeil en



Glenn Close dans le rôle de Madame de Merteuil et John Malkovich dans celui de l'aristocrate Valmont.

moins, hideuse, si bien qu'on pouvait dire qu'à présent son âme était sur sa figure... Enfin, les scènes d'alcôve sont suggérées plutôt que détaillées, ce qui les rend encore plus érotiques. Bref, un excellent film.

La Couleur du vent, de Pierre Granier-Deferre, avec Elizabeth Bourguine, Philippe Léotard, Fabrice Luchini, Jean-Pierre Lélaut, Jean-Pierre Brissot, Anna Massey. Scénario : Brigitte Fiore, Jean-Marc Roberts et Granier-Deferre. Images : Pascal Lebègue. Musique : Philippe Sarde. (France, 1988) 84 min. Au Complexe Desjardins.

Fin de journée. Ambiance sonore : le *Modern Jazz Quartet* (qui interprète hélas non pas du John Lewis mais du Philippe Sarde). Dans un café, Louise (Elizabeth Bourguine) termine la lecture d'un manuscrit. Son visage s'illumine. Et elle rentre chez elle raconter sa découverte à l'homme qu'elle aime (Philippe Léotard). Il va falloir demain convain-

cre le directeur de sa maison d'édition de prendre connaissance de ce texte envoûtant, quitte à passer par dessus le comité de lecture composée de gens blasés.

Le manuscrit qu'elle s'approprie à défendre de tout son enthousiasme s'intitule *La Couleur du vent* et a été expédié de New-York. Son auteur, un certain Paul Madison, est un parfait

inconnu. Louise lente, par correspondance, de le convaincre de venir à Paris retravailler son texte. Entre elle et Paul, les lettres deviennent une douce habitude et Louise est bientôt tellement curieuse de « son » écrivain qu'elle décide de partir à New-York avec les épreuves du roman. Vous raconter la suite serait malhonnête.

Une jolie histoire où se retrouvent deux complices, le cinéaste Pierre Granier-Deferre et l'écrivain Jean-Marc Roberts dont la collaboration nous a valu, notamment, *Une étrange affaire* et *L'Ami de Vincent*. Dans *La Couleur du vent*, on écorche au passage les comités de lecture, les dames du Prix Fémina et les auteurs narcissiques (Jean-Pierre Lélaut). Écorcher est un bien grand mot, disons plutôt qu'on se moque gentiment de ces vénérables institutions.

Cela part d'une bonne idée mais l'intérêt se dilue au fur et à mesure que le comportement de Louise devient de plus en plus invraisemblable. Je m'interroge encore sur la signification de la dernière séquence. Cela dit, comme dans tous les films de Granier-Deferre, l'originalité du thème, le détail juste et l'efficacité de la direction d'acteurs sont au rendez-vous. *La Couleur du vent* a tout de même son charme.

CINEMA PARALLELE

3682 ST-LAURENT - 4 \$ - 843-6001

SAM. 14 JAN.: 19h30 et 21h30

DIM. 15 JAN.: 17h30, 19h30 et 21h30

TOI ET MOI AUSSI

de Dani Levy

précédé de

COEUR ÉTOURDI

de Malcolm Cecil et Sylvie Pagé

LUN. 16 au MERC. 18 JAN.: 19h30 et 21h

ELVIRE JOUVET 40

de Benoît Jacquot

JEU. 19 et VEN. 20 JAN.: 19h30 et 21h30

LE MARCHAND DE JOUETS

de Paul Yana

précédé de

LAMENTO POUR UN HOMME DE LETTRES

de Pierre Jutra

les films du crépuscule présente:



précédé du court métrage de Sylvie Pagé et Cecil Malcolm "COEUR ÉTOURDI"

TOI ET MOI AUSSI

de Dani Levy

précédé de

COEUR ÉTOURDI

de Malcolm Cecil et Sylvie Pagé

précédé de

LAMENTO POUR UN HOMME DE LETTRES

de Pierre Jutra

précédé de

COEUR ÉTOURDI

de Malcolm Cecil et Sylvie Pagé

précédé de

LAMENTO POUR UN HOMME DE LETTRES

de Pierre Jutra

précédé de

COEUR ÉTOURDI

de Malcolm Cecil et Sylvie Pagé

précédé de

LAMENTO POUR UN HOMME DE LETTRES

de Pierre Jutra

précédé de

COEUR ÉTOURDI

de Malcolm Cecil et Sylvie Pagé

précédé de

LAMENTO POUR UN HOMME DE LETTRES

de Pierre Jutra

précédé de

COEUR ÉTOURDI

de Malcolm Cecil et Sylvie Pagé

précédé de

LAMENTO POUR UN HOMME DE LETTRES

de Pierre Jutra

LE TORRENT D'ÉMOTION DE L'ANNÉE
Après *Gabrielle* et *Marguerite*, voici *Le Maître de Musique* de José Vandam.

CATHERINE DENEUVE • GERARD DEPARDIEU

DRÔLE D'ENDROIT POUR UNE RENCONTRE

Le PARISIEN

400 STE CATHERINE 848-3004

12:30-3:00-5:05-7:15-9:25

FAMOUS PLAYERS

Le Maître de Musique

JOSE VANDAM

1:00-3:05-5:10-7:10-9:30

Le PALACE

1000 STE CATHERINE 848-3004

ST-HYACINTHE

Le PARIS

2340 ST-JOSEPH 773-9492

Tous les soirs 7:15-9:15

ÇA S'ANNONCE BIEN

LIONS 88

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM PUBLICITAIRE

CANNES

UNIVERSITÉ

800 STE CATHERINE 848-0001

Tous les soirs 7:00-9:30

sam dim 2:15-7:00-9:30

UNE EBLOUISSANTE REUSSITE

Francine Laurendeau • LE DEVOIR

Yves Montand

Un hymne à la vie et à la joie.

26

JACQUES DEMY

MICHEL LÉGLAND

PATRICK HERRY

FRANÇOISE FABIAN

Le PARISIEN

400 STE CATHERINE 848-3004

12:30-2:45-5:00-7:15-9:30

MARIE-JOSE RAYMOND et RENE MALO PRESENTENT

LES DU TISSERANDS DU POUVOIR II

UN FILM DE CLAUDE FOURNIER

LA RÉVOLTE

STEINBERG

5. SEM

CENTRE-VILLE 2001 UNIVERSITÉ

CRÉMAZIE

ST-DENIS • CRÉMAZIE 848-4518

BROSSARD

MAIL CHAMPLAIN 465-5906

ODEON-LAVAL

CENTRE 2001 • ST-MARTIN-BLVD 687-5207

8:15 RUE HOCHÉLAGA 354-3110

SOREL

CINEMA LE ST-LOUIS

SHERBROOKE

DEL VEDERE

ST-JEAN

ROUTE A-105

UNE COMÉDIE À PROPOS DE QUELQU'UN QUE VOUS CONNAISSEZ!

NOMINATION — GOLDEN GLOBE

MEILLEUR FILM ÉTRANGER

FEMMES AU BORD DE LA CRISE DE NERFS

VERSION FRANÇAISE DE "WOMEN ON THE VERGE OF A NERVOUS BREAKDOWN"

un film de PEDRO ALMODÓVAR

5. SEM

EN VERSION FRANÇAISE

SOUS-TITRES ANGLAIS

BERRI

ST-DENIS • STE CATHERINE 788-2115

1455 RUE PELLÉ 843-3112

14 ans

GRAND PRIX DES AMÉRIQUES 1988

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTREAL

REPRÉSENTE LA FRANCE DANS LA COURSE AUX OSCARS

MIU-MIU dans

LA LECTRICE

un film de MICHEL DEVILLE

16. SEM

BERRI

ST-DENIS • STE CATHERINE 788-2115

2001 UNIVERSITÉ

COIN DE MAISONNEUVE 848-4518

GAGNANT-OSCAR 1988-MEILLEUR FILM ÉTRANGER

MIS EN NOMINATION AUX "GOLDEN GLOBE"

MEILLEUR FILM ÉTRANGER

Le Festin de Babette

UN FILM DE GABRIEL AXEL

GAGNER UN DINER GASTRONOMIQUE

CHAUVE-LOUPE

5. SEM

EN VERSION FRANÇAISE

COMPLEXE DESJARDINS

BASILAIRE 1 288-3141

2001 UNIVERSITÉ

COIN DE MAISONNEUVE 848-4518

GAGNANT-OSCAR 1988-MEILLEUR FILM ÉTRANGER

MIS EN NOMINATION AUX "GOLDEN GLOBE"

MEILLEUR FILM ÉTRANGER

SALAAM BOMBAY!

VERSION FRANÇAISE

ST-DENIS

1500 RUE ST-DENIS 845-3272

VO AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

2001 UNIVERSITÉ

COIN DE MAISONNEUVE 848-4518

16. SEM

ELIZABETH BOURGINE

dans un film de PIERRE GRANIER-DEFERRE

LA COULEUR DU VENT

A L'AFFICHE!

COMPLEXE DESJARDINS

BASILAIRE 1 288-3141

DIDIER FAVET présente

BAGDAD CAFE

EN VERSION FRANÇAISE

Percey Adlon

GRAND PRIX DE RIO

COMPLEXE DESJARDINS

BASILAIRE 1 288-3141

25. SEM

2001 UNIVERSITÉ

COIN DE MAISONNEUVE 848-4518

Le plaisir des Livres

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Hommage à Michel Garneau

Jeudi dernier, on rendait hommage au poète et dramaturge Michel Garneau à Genève. Lors de cette soirée spéciale, l'auteur a lu des extraits de son oeuvre en compagnie des comédiens Robert Lalonde et Lorraine Pintal et de la collaboration de Claude Des Landes. Ces lectures sont suivies présentement d'autres lectures de pièces québécoises dont

celle de *Les Guerriers*, nouvelle pièce de Michel Garneau qui sera créée au Centre national des Arts, à Ottawa en avril prochain. Pour souligner l'importance de Michel Garneau dans la poésie et la dramaturgie contemporaine, les éditions L'Âge d'homme et Le Poche/Genève ont décidé de mettre en vitrine, chez de nombreux libraires, la plupart des livres de l'écrivain québécois. L'ensemble de ces activités est organisé par les éditions L'Âge d'homme, Le

Poche/Genève, Des Landes, Dickson et associés, et les Production L'Aimant, grâce à l'aide financière du Crédit Suisse, du Conseil des arts du Canada et du ministère des Affaires extérieures du Canada.

Bibliothèque Nationale

La Bibliothèque Nationale vient de publier son *Catalogue des publications*, cinquième édition. Outre les derniers titres parus — À rayons ouverts, Refus global et ses environs

alors se toiser, se confronter, avant qu'intervienne une troisième force, et non des moindres : celle du kif. En plein soleil, dans ces lieux étranges et magiques, aidé par le haschich, Dyar parviendra à « la pierre de touche de toute vie », « pouvoir répondre à n'importe quel moment, sans hésiter : « Présent », « Je dois me rappeler que j'existe », « Je dois me rappeler que je suis vivant ». À tout prix. Même s'il faut aller jusqu'au meurtre. Le crime ne permet-il pas de sentir « la présence même de la main », de se trouver enfin une « place dans le monde, un statut défini, des relations précises avec le reste des hommes. Même si elles doivent être celles d'une franche hostilité » ? Là où se termine le roman de Paul Bowles commence celui d'Albert Camus. Après le meurtre de l'Arabe, Dyar « s'assit sur le seuil et l'attente commença »...

connaissance d'Hadija, jeune beauté qui « travaille à son compte », dont il disputera les charmes à Eunice Good. Cette dame, une laide et velléitaire sybarite, boit d'intraçables quantités de gin, avant de s'effondrer, ivre morte, le soir, au palais des frères Beidaoui, où se rencontre la société cosmopolite de Tanger; Daisy de Valverde, qui soigne à la seringue un chat moribond, Nadia Jovenon, espionne russe qui soudoie Dyar et lui attire des ennemis qui ne sont rien en comparaison du traquenard où il va lui-même s'enliser.

Car ce roman, qui prend d'abord les allures louches d'un récit d'espionnage, ne trouvera pas véritablement sa solution, et se transformera en la narration d'une errance métaphysique, d'un obscur combat entre le Même et l'Autre. Comme par instinct, pour se rapprocher de lui-même, Dyar va peu à peu, poussé par les événements, entrer en action, prendre en main la suite de l'histoire. Mais ce sera pour mieux se perdre dans une civilisation, dans une culture étrangères.

Il commet un vol, se sauve en compagnie de Thami, et se retrouve en territoire espagnol, dans les montagnes. L'Arabe et l'Occidental vont

Un Américain à Tanger

APRÈS TOI LE DÉLUGE

Paul Bowles
Paris, Gallimard, 1988
312 pages.

MONIQUE LARUE

LES TÉLÉSPECTATEURS d'*Apostrophe* se souviendront d'y avoir vu récemment Paul Bowles, ce compositeur et romancier américain que Tanger envoûta à ce point qu'il s'y est incrusté, jusqu'à en devenir un des personnages. Le héros de son roman, Nelson Dyar, un Américain qui fuit New York pour échapper au sentiment de vide, lui ressemble probablement un peu. Il évoque surtout, irrésistiblement, le protagoniste de l'*Étranger* d'Albert Camus. À distance de lui-même, incapable de se « sentir vivant », ce paumé débarque au Maroc sans un sou. Tanger l'interlope, qui est encore zone internationale, a tôt fait de l'attirer dans ses rets. Thami, un Arabe rencontré par hasard, sera l'intermédiaire entre lui et les bas fonds de la ville, où ruisselle une interminable pluie.

Chez Madame Papaconstante, tenancière du Bar Lucifer, Dyar fait la

Des heures, des images, une vie

LES HEURES DE BARANÈGRE

Jean-Philippe Antoine
Gallimard

THÉRÈSE DÉSÉ BEAULIEU

QUI EST BARANÈGRE ? Est-il l'homme dont la beauté est remarquable ou gnome hideux ? Est-il mâle exécrable ou époux conciliant ? Sa peau est-elle couleur d'ébène ou de neige ? Rien ne nous le révèle.

Un jour, il crie zut ! à sa femme Ariane avant son « départ vengeur », sans esclandre, tout doucement. Une folle comme ça !

À la pensée de la toute petite fille qu'il a laissée, ses yeux s'humectent pendant qu'il contemple le port, du pont du navire en route vers le levant.

Baranègre s'est fait marin pour expérimenter « un mal négatif et un mal positif ». Sa rencontre avec Clara ramène ses pensées vers Ariane, morte bêtement assassinée sans savoir si Baranègre l'aimait.

« Mets la bouilloire sur le feu, sors une bouteille de rhum, coupe un citron, renforce-toi dans ton siège, car la pluie aujourd'hui entrouvre les portes des différents mondes et tu pourrais prendre froid ». C'est ainsi que l'auteur incite le lecteur à pénétrer dans son monde, entre les courts chapitres, surtout pour découvrir ce qu'ils auraient raconté, eussent-ils été écrits...

Au terme de cette expérience maritime, Baranègre revient à la vie sur la terre ferme, mais quelle vie ?

Jean-Philippe Antoine, peintre et écrivain, dépeint les heures de son héros avec de minuscules coups de pinceaux. Comme une miniature, son bouquin ne révèle pas à première vue tout le fruit de son imagination. Tout y est d'une concision extrême.

Quelque 120 pages pour 55 chapitres, dont deux de cinq lignes ! Presque un record Guinness ! Un livre que l'on lit rapidement avant de relire... entre les lignes.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

LA CHAMBRE DÉROBÉE

Paul Auster
traduit de l'américain
par Pierre Furlan
Actes sud
165 pages.

C'EST AVEC ce volume que s'achève la trilogie new-yorkaise de l'écrivain américain Paul Auster. Le traducteur de Maurice Blanchot, Sartre, Mallarmé et quelques autres poètes surréalistes français aux États-Unis avait commencé son cycle avec *La cité de verre* et *Revenants*, publiés également chez Actes sud. Comme le signale Hubert Nysen et Bertrand Py, Paul Auster écrit, vers la fin de *La chambre dérobée* que les trois récits qui composent la trilogie sont une seule et même histoire considérée à des stades différents de la conscience qu'il a pu en avoir.

LETTRES VOLÉES

Gérard Depardieu
JCL Lattès
154 pages.

Gérard Depardieu n'est pas qu'un excellent comédien. Il s'avère également un « portraitiste » intimiste de grande qualité dans ces lettres personnelles qu'il envoie à quelques gens qu'il a côtoyés et estimés. Au départ, ces 24 lettres n'étaient pas destinées à la publication. C'est un

ami qui l'a forcé tendrement à les publier. D'où le titre à la Edgar Allan Poe. On découvre une grande sensibilité et une intelligence des situations, du cinéma, des acteurs, des actrices et des rapports humains à travers ces confidences. Les lettres sont adressées à François Perrier, François Mitterrand, Bertrand Blier, Isabelle Adjani, au travail, à Patrick Dewaere, à Marguerite Duras, à François Truffaut, à la femme, etc.

Prix du concours Humanitas 1988

Le jury du concours littéraire Humanitas, composé de Ghislaine Pesant, Robert Oriol, Pierre Bertrand et Constantin Stoiciu, a décerné le prix poésie à Isabelle Lelarge pour le cycle de poèmes *Les dix derniers jours* et le prix pour la prose à Magali Marc pour la nouvelle intitulée *Je suis pure laine impure*. Deux mentions ont été accordées à Louise de Gonzague Pelletier pour le cycle de poèmes *À fleur corps* et à Mireille Dubois pour la nouvelle intitulée *Mousseline*.

Rencontres et sur les ondes

La « poète animante » Janou Saint-Denis reçoit, mercredi prochain, à La folie du large (1021 Bleury) à 21 h, Antonio D'Alfonso, directeur des éditions Guernica et auteur du recueil de poésie *L'autre rivage* paru chez VLB éditeur.

À l'émission *Temps d'arrêt*, diffusée le 16 janvier à 13 h 30 à CIBL 104.5 FM, Marc-Fernand Archambault reçoit Claude Bertrand, auteur de *L'existence intime* paru aux éditions du Préambule.

À Présent dimanche, demain matin vers 9 h 30, Monique Belzil reçoit les auteurs Hamadi Essid et Théo Klein qui viennent de publier un livre sur les rapports entre Israéliens et Palestiniens intitulé *Deux vérités en face* aux éditions Lieu commun.

WATER MUSIC

T.C. Boyle
Phébus
730 pages.

On dit de ce livre, publié aux États-Unis en 1981 et salué par la critique, qu'il « obéit en fait à un projet d'une ambition folle : réunir en un même creuset toutes les grandes formes de récit où le génie anglo-saxon a excellé depuis trois cents ans. Le livre peut se lire comme un conte noir dans le goût « gothique », comme une chronique réaliste à la Dickens,



comme un roman d'aventures que n'auraient pas désavoué Conrad ou Stevenson... » Notre collègue Paul Cauchon, qui dévore ce roman en ce moment, corrobore ces dires.

FRANÇOIS TRUFFAUT

Claude-Jean Philippe
Le club des stars/Seghers
coll. « Les noms du cinéma »
190 pages.

ALAIN DELON

Olivier Dazat
Le club des stars/Seghers
coll. « Les noms du cinéma »
191 pages.

Cette nouvelle collection consacrée aux bêtes du cinéma, chez Seghers, s'adresse d'abord aux amateurs du

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

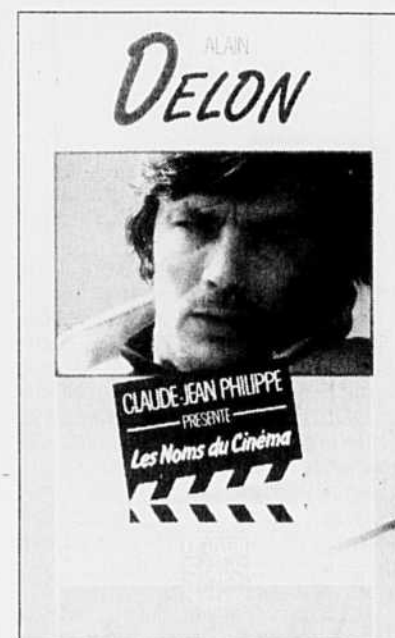
1	Le Zèbre	Alexandre Jardin	Gallimard	(1)*
2	Ça	Stephen King	Albin Michel	(5)
3	Le Boucher	Alina Reyes	Seuil	(5)
4	Le Bûcher des vanités	Tom Wolfe	Sylvie Messinger	(7)
5	Nata et le professeur	Alice Parizeau	Québec/Amérique	(-)
6	Les Tisserands du pouvoir	Claude Fournier	Québec/Amérique	(8)
7	Quoi? L'Éternité	Marguerite Yourcenar	Gallimard	(3)
8	Les derniers jours de Charles Baudelaire	Bernard-Henri Levy	Grasset	(9)
9	Anne quitte son île	Lucy-Maud Montgomery	Québec/Amérique	(10)
10	L'Exposition coloniale	Erik Orsenna	Seuil	(4)

Ouvrages généraux

1	Les quatre saisons	Jean Provencher	Boréal	(-)
2	Histoire générale du Canada	Paul-André Linteau	Boréal	(1)
3	Le défi alimentaire	Louise Lambert-Lagacé	De l'Homme	(-)
4	Parce que je crois aux enfants	Andrée Ruffo	De l'Homme	(-)
5	Le cristal et la chimère	Fernand Séguin	Libre Expression	(-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinières; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibles G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente



l'affaire devant la justice. Dans la livraison du 24 octobre 1988 du *Livres hebdo*, Bella Cohen contredisait « l'affirmation de Nathalie de Saint Phalle, journaliste, selon laquelle Jeanne Fillion serait l'héroïne de *Belle du Seigneur*, d'Albert Cohen. » Elle a même ajouté qu'Albert Cohen « a précisé, à propos d'Ariane, l'héroïne de *Belle du Seigneur* : « Je suis Ariane dans son bain. » Qui dit la vérité dans ce débat ? À vous de juger.

LE VOLEUR DE BIBLE

Gören Tunström
traduit du suédois
par Marc de Gouvenain
et Lena Grumbach
Actes sud/Unesco
473 pages.

Pour célébrer leur 10e anniversaire et leur 500e titre au catalogue, les éditions Actes sud ont publié ce récit aux accents métaphysiques envoûtants. Hubert Nysen, l'éditeur, affirme qu'avec *Le voleur de bible* (un roman qui n'est pas sans rappeler parfois, par son ambition et son allure, *Le monde selon Garp* de John Irving), il nous entraîne à revisiter l'humanisme dans ses loges les plus secrètes, à franchir le seuil des apparences et à découvrir l'immensité qui commence à l'instant même où, d'un peu de semence, naît la vie. L'écriture elle-même est propitiatoire qui, dans cette traversée, est pareille à la mer déchaînée.

ÉCRIRE DANS LA MAISON DU PÈRE

Patricia Smart
Québec/Amérique
coll. « Littérature d'Amérique »
337 pages.

Fruit d'une dizaine d'années de recherche sur la littérature québécoise, cet ouvrage offre une analyse féministe des oeuvres classiques de notre littérature. « Ainsi, par exemple, souligne Patricia Smart dans son avant-propos, la tragédie, l'errance, la noirceur, et le mysticisme exacerbé qui se répètent dans les textes littéraires québécois de Nelligan et Saint-Denis Garneau à Claude Gauvreau, Hubert Aquin, Gilbert La Roque et Victor-Lévy Beaulieu sans jamais déboucher sur une réconciliation avec le réel, ont toujours semblé correspondre aux grandes lignes d'une quête d'identité associée à la problématique « nationale » et vouée à la circularité par l'impossible situation du pays. Mais si, à côté de « son histoire à lui », il y avait une autre perspective sur le pays et le réel ?

NATHALIE de SAINT PHALLE



Au service de ceux et celles qui aiment écrire et veulent améliorer leur écriture, qui cherchent conseils et stimulation,

L'ATELIER D'ÉCRITURE ERGÉ

reprend ses activités le lundi 23 janvier 1989

Petits groupes de travail de 5 personnes
le lundi de 19h à 21h

Téléphonez au (514) 325-2562



251 Ste Catherine E.

LE FRANÇAIS POUR MOI ÇA COMPTÉ!

Concours 1988-1989

CATÉGORIE PARENTS

une initiative du:

OBJECTIF DU CONCOURS POUR LES PARENTS: le concours veut encourager les parents à intervenir chez eux, en milieu familial, auprès de leurs enfants pour améliorer la qualité du français comme langue d'éducation, de formation et de communication • **NATURE DES RÉALISATIONS ADMISSIBLES:** les initiatives du (des) parents doivent avoir été vécues dans un milieu familial où le français est la langue maternelle. Elles sont décrites et présentées par le(s) parent(s) responsable(s) et confirmé(s) par le(s) enfant(s) de 6 ans et plus • **RÈGLES DE PARTICIPATION:** les actions du (des) parent(s) doivent avoir été réalisées avec leur(s) enfant(s) avant le 31 janvier 1989 • **PÉRIODE D'INSCRIPTION AU CONCOURS:** le(s) parent(s) doivent faire parvenir leur formulaire de candidature au CPIQ avant le 31 janvier 1989 • Pour information: (514) 873-3196 •

en collaboration avec:

Nom: _____

Adresse: _____ code postal _____

tél: rés.: _____ bur.: _____ âge (enfant-s) _____

Signatures: •parent-s _____

•enfant-s _____

Pour participer, annexez une feuille blanche et répondez aux questions suivantes:

- Décrivez en quelques mots ce que vous avez réalisé comme parent(s), pour améliorer la qualité du français parlé et/ou écrit par votre (vos) enfant(s);
- Pensez-vous que cela vaut la peine d'agir concrètement à cet effet auprès de votre (vos) enfant(s)? Pourquoi?

Concours des parents

Formulaire de candidature

Adresser avant
le 31 janvier 1989 au
CPIQ, 600, rue Fullum (5e)
Montréal H2K 4L1

Le plaisir des Livres

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux...

L'ENFANT DE LA BATTURE
Nicole Houde
Montréal, Éditions de la pleine lune, 1988, 152 pages



Jean-Roch
BOIVIN
Lettres
▲ québécoises

AVEC CE TROISIÈME roman, Nicole Houde poursuit une oeuvre d'une impeccable exigence et d'une remarquable unité de ton. Dans *L'enfant de la batture*, son chant atteint ses accents les plus purs, un dépouillement qui ne peut être le fruit que d'une forme d'ascèse de la parole. Comme une mélodie venue par-delà les âges du fond d'un pays de gelure, de misère et de grands espaces, pour bercer l'ingrûissable douleur des amours qui n'advieront pas.

Familles, je vous hais ! a écrit Gide. Qu'est-ce qu'il pouvait bien en dire, le vieux grigou ? C'est cet enfer intime que Nicole Houde explore jusqu'à son ultime centre, là où la haine et l'amour ne se reconnaissent plus.

Tous ses personnages sont littéralement étranglés par le besoin de dire « je t'aime ». Mais ne passent jamais que des paroles détournées, des mots de violence et de douleur exacerbée jusqu'à la fureur. La violence éclate comme une corde de violon qui claque au milieu de la sinistre gigue.

Claudia, Léo et Marcel. Marcel a huit ans. « Les petits grâçons de huit ans deviennent les arrière-pensées du silence... » Dans les chambres d'hôtels, Claudia va avec des inconnus « acheter du silence ». Elle se retrouve enceinte : « Un inconnu s'est introduit en elle. À force de chercher n'importe qui, elle est tombée sur n'importe qui à l'intérieur d'elle-même. » Léo crève de doute et berce les illusions qui lui restent. Il rêve des mots du dictionnaire et d'ailleurs comme on les décrit dans les livres. Julie naîtra une belle petite fille. Claudia la caressera de mots comme « toujours ». Léo surveillera cette fossette au menton de Julie qui devrait ressembler à la sienne et engourdir ses doutes, et Marcel lui racontera tous les déserts de la géographie. Pour un peu on va croire qu'elle sera celle par qui l'amour advient.

Mais il y a trop de vieux fantômes entre Claudia et Léo. Depuis Ste-Rose-du-Nord, ils ont démenagé comme des nomades sans feu ni lieu. Dans la classe, Léo révisait ses tables de multiplications pour oublier l'huissier qui vidait la maison. « Il s'est déjà perdu parmi les événements quand il était enfant. » Sa mère est morte folle, son père dans une sorte de delirium tremens. Léo s'est trouvé des pères dans les livres,

il rédige une thèse sur Jacques Ferron, surveille « la conjoncture socio-économique » et surveille Claudia.

Elle est hantée par une autre cuisine décorée de cartes mortuaires encadrées, celle de sa mère Madeleine vociférant son cancer généralisé, cachant des pilules et de l'argent sous des assiettes et qui ne mourant pas de sitôt aura tout le temps de parler d'autres morts et d'entretenir chez Claudia une froide haine.

C'est cette haine plantée de bonne heure comme une mauvaise graine qui éclate en rafales de violence dans cet univers familial. Cette haine qui trouvera son terreau juste chez le jeune Marcel et n'éparagnera pas la petite Julie.

Et pourtant c'est un immense besoin d'amour que les mots portent dans la prose scandée de Nicole Houde. De sorte que de ce récit de l'amour qui ne trouve pas les mots pour se dire, les êtres à étreindre pour épancher cette irrépressible soif, naît comme un cantique sobre et beau. Elle écrit : « On est tous une batture dont s'approche la mer, une batture sous laquelle se rencontrent les vagues de la terre. Puis on se retrouve seul avec le souvenir brumeux de très anciennes réunions. On se retrouve seul avec la peau décousue des inconnus, sur laquelle reluit parfois la lisière du souvenir. On se retrouve seul avec une grande soif. » C'est un texte court, d'une sévère beauté. Pour les âmes fortes qui n'ont pas peur du vertige.

Un ex-Goncourt signe un très curieux modèle de littérature faisandée

LA FEMME ÉCARLATE
Frédéric Tristan
Paris, Éditions de Fallois
1988, 214 pages.



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

DANS *Le lait de l'oranger*, sujet du dernier feuilleton, Gisèle Halimi raconte une anecdote à propos de Simone de Beauvoir. Comme elle lui rappelait un jour son admiration pour *Les Mandarins*, l'auteur lui rétorqua, « avec un humour involontaire » : « Oui... ils lui donnèrent le Goncourt. Mais il ne faut rien exagérer, ce n'est pas un si mauvais livre, après tout ! »

Renchérissions : si l'on attribue le Goncourt à un romancier, pour un ouvrage spécifique, et selon le vœu d'Edmond et de Jules, ce n'est pas souvent que l'oeuvre entière de l'écrivain qui reçut un jour la fameuse bourse se retrouve, en bonne place, sur les rayons d'une bibliothèque, non pas idéale, mais raisonnablement équilibrée. Il y a les glorieuses exceptions, de Proust à Duras, en passant par Tournier, Modiano, sans oublier Malraux, Roger Vaillant et Jacques Laurent. Mais, la plupart du temps, il faut « interroger » son Boisdeffre pour se souvenir de tel ou tel Goncourt. Oublié parce que n'ayant rien publié depuis ou parce que, de roman en roman, la gloire éphémère qui lui échut, un lundi de novembre, d'une certaine année,

ne l'a pas suivi.

Frédéric Tristan a, si j'en crois la liste de la page de garde, publié près d'une vingtaine d'ouvrages depuis 1959. Or, je me souviens à peine, l'ayant pourtant lu, de celui qui s'intitulait *Les Égarés* et qui reçut le Goncourt en 1983. Est-ce pour réparer ce que je croyais être une injustice que, le préférant à la dizaine de titres en attente sur ma table depuis le début de décembre, j'ai ouvert l'autre soir *La Femme écarlate* ? Et que j'en ai terminé la lecture en deux courtes heures ?

Épreuve — car c'en fut une — de courte durée, sans doute, mais qui laisse une impression nauséuse. À quel sentiment d'urgence a bien pu obéir Frédéric Tristan en rédigeant cette histoire de vengeance au style (délibérément ?) passiste ? C'est la millième mouture de *Daphnis et Chloé*, du *Blé en herbe*, de Colette, avec, en sus, le récit détaillé et plus comique qu'horifiant de la vengeance d'une femme.

David, qui a 18 ans, est le fils de Simon, le veuf inconsolé de Jeanne. Il rencontre un jour, alors qu'il sort du lycée Stanislas, Olympe, une très belle quadragénaire, riche, d'une suprême élégance et qui habite un luxueux appartement, place Pereire. L'initiation du puceau a lieu dans la nuit de Noël et dans un décor des Mille et une Nuits. Mais la Schéhérazade est une mante religieuse. Qui assouvira, sur la personne du pauvre fils, tout à fait innocent, la mortelle rancune qu'elle a, au long des années, accumulée contre le père, autrefois son amant.

Dès les premières pages, on se



FRÉDÉRIC TRISTAN

sent curieusement embarqué dans une idylle faussement « harlequinée ». Agacement, de surcroît, de lire, à tout propos, le surnom de Divine dont le garçon affuble sa maîtresse de 40 ans, épithète jusqu'ici réservée à Sarah Bernhardt, au tournant du siècle, et à Greta Garbo. Bien pis : la servante au grand coeur, qui consolera le pauvre David, a été rebaptisée Zerline par Olympe de Saint-Sabin, la sulfureuse héroïne de ce roman, qui entasse, en un peu plus de 200 pages, tous les poncifs de la fin de ce siècle, de l'engouement pour l'Inde et les gourous et des variations sur le mode des *Liaisons dangereuses*, avec, en moins, le génie littéraire de Laclos, jusqu'à l'asservissement

à la drogue.

Un exemple, avant d'en finir avec ce très curieux modèle de littérature faisandée : voici comment David retrouve le lieu de son dépucelage : « C'est là le théâtre de son exploit mais, plus encore, c'est là que par une étrange et secrète alchimie (sic) son corps a subi une transformation si profonde que David ne le reconnaît qu'à grand-peine. Voilà le lit aux colonnes en orme de naïades, le fauteuil violet, et là, c'est le tapis sur lequel leurs vêtements sont tombés (resic). David pénètre dans la salle de bains au carrelage bleu d'outre-mer, avec des éclairages indirects qui jouent avec les miroirs, les flacons de cristal, les plantes artificielles au milieu desquelles s'étend une baignoire vaste et carrée, petite piscine à la robinetterie dorée... »

S'il s'agit d'une parodie du style de Mrs. Barbara Cartland, elle est réussie. Mais nous glisserons, dans la seconde partie du roman de Frédéric Tristan, dans des élucubrations sado-masochistes, avec relements de roman noir, qui privent de toute crédibilité *La Femme écarlate*, dont il faut signaler — on le suggérerait dans le titre — que l'auteur le dédie au président de l'Académie Goncourt, Hervé Bazin, avec une citation, en épigraphe, tirée de *Phèdre*, de Jean Racine : « C'est Vénus tout entière à sa proie attachée... »

Vénus... pour Vénus, je vous recommanderais bien davantage, dans la veine sado-masochiste, *La Vénus à la fourrure*, du maître du genre, Sacher-Masoch.

Les stupéfiants et la tentation de l'oubli

JULIA PARADISE
Rod Jones
traduction de
Marie-Odile Fortier-Masek
François Bourin, 1988
168 pages



Alice
PARIZEAU
Lettres
▲ étrangères

UN PERSONNAGE, une femme, ni belle ni laide, mariée à un révérend méthodiste en mission à Shanghai, tombe malade. Julia Paradise perd la raison et le docteur Kenneth Ayres, s'efforce de la soigner. À travers le petit bouquin se déroule l'histoire de cette Julia qui n'a jamais été heureuse et qui, lentement, péniblement, dévoile son passé au médecin australien, disciple de Freud qui, jour après jour, la rassure de son mieux. Elle se dé-

bat dans un univers sauvage, les animaux peuplent ses hallucinations et lui n'a pour la calmer que la dérisoire piqure de morphine.

Julia n'a pas pu aimer, victime de l'inceste à l'âge où elle ne rêvait pas encore à l'amour, de son père Joachim et des prostituées qui venaient à la maison de son enfance. C'est là que ses hallucinations ont commencé mais, depuis, elle a épousé Willy Paradise, un homme bon, religieux, qui fait ce qu'il peut pour la protéger contre elle-même. C'est le docteur Ayres qui va l'aider cependant, la tranquilliser et lui apprendre à contrôler ses angoisses, comme les doses d'héroïne qu'elle s'injecte.

Le docteur est un homme libre. Il vit à Shanghai depuis la mort tragique de sa femme et n'a pas le courage de rentrer en Australie, son pays natal. Les deux solitudes, celle de l'homme qui ne peut oublier son drame et celle de la femme malade, se rejoignent et

forment un tout. Il est impossible, par la suite, de deviner qui a provoqué l'incendie, Julia Paradise ou Kenneth Ayres, ni qui a tué. S'agit-il entre eux d'une relation amoureuse qui les rend complices, ou plus simplement des épisodes de la guerre civile qui secoue la Chine et dont ils ne peuvent avoir la responsabilité ? La folie individuelle et la folie collective, les obsessions sexuelles qui se transforment en images de violence, l'étrange bataille livrée par le médecin dans laquelle il s'engage à un point tel qu'il commence à vivre, lui aussi, les hallucinations que Julia Paradise raconte, allongée sur le divan de son cabinet...

À une certaine époque, entre les deux guerres, l'enseignement de Freud avait inspiré plusieurs romanciers allemands en leur fournissant le moyen d'expliquer les cruautés et les sentiments belliqueux de certains éléments du peuple allemand. Depuis, on a l'impression que ce genre de thèmes se fait

beaucoup plus rare dans la littérature internationale, celle des États-Unis mise à part, et, dans ce sens, *Julia Paradise* est une sorte d'exception. Son auteur, Rod Jones, né en Australie en 1953, dont c'est le premier roman, parvient à camper ses deux principaux personnages, la malade et son médecin, d'une façon qui les rend vivants. Il y a également son ton, son style dépourvu de passion, qui imposent d'autant mieux les images, les songes et les reminiscences de Julia.

En arrière-plan défilent des individus tels que Certie et « ses trois saints patrons, Marx, Engels et Lénine », les drogués, les révoltés, les blancs qui ne peuvent s'acclimater en Chine, mais pour lesquels le retour est devenu impossible, les épaves qui à l'origine étaient des femmes et des hommes désireux d'aider et d'évangéliser les autres. À la limite du personnage de Julia Paradise se pose dès lors le problème plus vaste du lien qui se tisse entre

la drogue, la décadence de l'Occident et l'appel à l'aide des pays qui ne parviennent pas à franchir les frontières des techniques post-industrielles.

Obsédé par les jeux sexuels libéralisés, oublieux des normes culturelles et morales de son passé, l'Occident se dissout dans une sorte de vide où l'angoisse occupe la première place. Julia Paradise parvient à se sauver en retournant dans son pays mais, pour son médecin, le docteur Kenneth Ayres, il est trop tard pour retrouver son Australie natale. À distance, elle ressemble pourtant à un paradis perdu, les principes écologiques aidant, qu'il a eu tort de quitter pour chercher l'oubli dans un exotisme qui en fait n'est qu'un ensemble inextricable d'hallucinations malades, alimentées par la drogue, que même un psychiatre exceptionnel, tel que lui, ne peut plus surmonter.

L'histoire d'une personnalité qui se prend très au sérieux

QUI N'A REVÊ D'ÊTRE, un jour, vedette de cinéma ? Chacun se voit volontiers faisant partie de l'imaginaire collectif, rêve de se transformer en l'une de ces images qui meublent les souvenirs de nos contemporains. Être Charlôt dans *Les lumières de la ville* ou Gabin ou Garbo dans la dernière séquence de la *Reine Christine*. On veut cesser d'être soi-même, aux prises avec le combat quotidien, pour devenir un autre, homme ou femme, peu importe, à condition de transcender le temps. Mais comment Garbo a-t-elle réagi lorsqu'elle a vu son visage, empreint d'éternité, à la proue du navire de l'exil ? Peut-être a-t-elle hurlé de rage en rejetant cet avatar d'elle-même. Car aucune image, en dernière analyse, ne rend justice à celui qui se retrouve en elle. Tout est faussé et Garbo, si elle veut rester saine d'esprit, doit apprendre à se concevoir comme objet d'art. Ni la Duse, ni Bartel ne se sont vues en scène. L'époque moderne permet aux comédiens de se retrouver, de se percevoir au moment où ils se livrent, avec leurs tripes, au public. Ce doit être une expérience dantesque. J'emploie cet adjectif parce qu'il figure dans le livre de M. Stéphane-Albert Boulais : *Le cinéma vécu* de Pierre Perrault (Éditions de Lorraine, Hull 1988). Le titre dit tout.

M. Stéphane-Albert Boulais s'est vu sur la pellicule comme vedette de *La bête lumineuse*. Il a écrit un livre qui recrée ce vécu global.

Il y a d'abord le ton. Le livre baigne dans l'effort d'arriver à la vérité par l'expression des sentiments, effort qu'accompagne une certaine naïveté. Jusqu'au moment où M. Stéphane-Albert Boulais s'est retrouvé en personne sur un écran, il croyait (c'est moi qui tire ces conclusions) avoir vécu. Que faisait-il ? Il était professeur dans un collège de l'Outaouais, marié, jeune père de famille, spécialiste du cinéma québécois et, sans doute, du cinéma tout court, car ces « spécialités » s'étendent à l'infini. Poète, de surcroît et, je dois dire, excellent poète. J'ai entendu M.



Jean
ETHIER-BLAIS
▲ Les carnets

Stéphane-Albert Boulais lire ses vers. Il a du souffle, une imagination cosmique, c'est un musicien et un philosophe. On retrouve cette puissance instinctive dans le personnage physique. Si les empereurs romains avaient porté lunettes, peut-être M. Stéphane-Albert Boulais ressemblerait-il à un empereur romain. La voix est ferme, le timbre sûr, légèrement autoritaire. Avec ses singularités de poète, on se rend vite compte que le récit est tout d'une pièce, un être entier et c'est ce qui explique la naïveté et l'emportement de son style. Il n'y a ici ni mensonge ni réticences ; que le besoin de confier à un livre, donc à l'univers, l'immense chagrin d'un enfant très intelligent qui estime qu'on l'a floué. Il voit son image et ne se reconnaît pas en elle.

La bête lumineuse est un film consacré à une partie de chasse. Un groupe de jeunes hommes dans la forêt, avec le désir de tuer (et la crainte ?) partent à la recherche de leur victime. Cela ne va pas sans bière (à son banquet de mariage, M. Stéphane-Albert Boulais servira de la « broue du Québec » ; on se penserait chez les Vikings) ni plantureuses agapes, ni cris, ni chants, ni étreintes d'hommes ivres. Ce ne sont pas les hoptes, mais il semble que, d'une manière diffuse, ce soit plus que de la camaraderie. Enée portait sur ses épaules son père Anchise. Chaque homme assume ainsi le fardeau d'un autre être qui lui est inconnu. Et Dieu seul sait de quoi est fait cet autre. Les « chamailleries » dont parle M. Stéphane-Albert Boulais et dont de nombreux spectateurs ont souligné l'étendue psychologique, relèvent peut-être de ce complexe d'Anchise. Toujours est-il que cette mirifique partie de campagne a comme

protagoniste principal l'auteur de ce livre, entouré d'amis et de cousins. Le maître du jeu s'appelle Pierre Perrault. À Pierre Perrault, Stéphane-Albert Boulais voue une admiration filiale. Il le conçoit comme un génie, non seulement de l'écriture cinématographique, mais de l'écriture tout court. Un prince de la poésie, un révélateur de la conscience québécoise, un penseur, un modèle d'humanité. Dans *Le cinéma vécu*, Pierre Perrault est le démiurge, maître de lui, dont le pas assuré ébranle la terre. Il est le grand frère et le père, le Roi d'une tragédie grecque, Ménélas ou Agamemnon, l'esprit créateur qui flotte sur les eaux des lacs, du fleuve, de l'Atlantique. Littéralement, il hante l'imagination du jeune écrivain, qui s'adresse à lui, comme à un pur esprit, seul capable de le comprendre, lui écrit lettre sur lettre (et Pierre Perrault répond sur le mode poétique-triompaliste), en fait l'objet de toutes ses pensées. On dirait un dialogue de vénération. Le poète à la recherche du héros, après avoir été le chasseur à la recherche de l'original. Un grand enfant.

On tourne le film. Enfin, c'est la vraie vie, celle qui échappe à l'anonymat et à la terreur de l'oubli. Nous savons tous que nous disparaîtrons, qu'il ne restera rien de nous, sinon, après une carrière d'écriture, une note en bas de page dans un livre écrit en chinois. Peut-être les films conserveront-ils notre mémoire. M. Stéphane-Albert Boulais, qui, de toute évidence, aspire à l'immortalité, ajoute un ouvrage au film, afin d'être sûr de ne pas rater la barque d'éternité. Des kilomètres de pellicule servent de matière première à cette apothéose. Et voilà que les Parques interviennent, avec leurs ciseaux. De cet immense déroulement initiatique, où l'on pourrait peut-être se rassasier de la vision de sa propre norme, ne restent qu'environ deux heures de film, oeuvre tronquée qui vous présente à vous-même sous un jour incomplet, donc odieux. Le génie que vous avez sacralisé vous aurait-il trompé ? Non. Pierre

Perrault voit, semble-t-il, les choses d'un autre oeil. Il invite son comédien vécu à l'accompagner à Saint-Malo, où il tourne un autre film, sur Jacques Cartier, celui-là. Le poète-comédien s'y rend, traverse l'Atlantique, afin de se familiariser avec l'océan du découvreur, se retrouve à Saint-Malo, rate sa participation au film, revient dans son Outaouais natal. Il s'accuse. Orgueil, vanité, incapacité de travailler en équipe, besoin de solitude, désir de vie normale, que sais-je ? Les raisons sont multiples. Ceux que le lecteur retiendra de cette seconde séquence du livre-film, c'est la boulimie de lecture qui s'empare de M. Stéphane-Albert Boulais et le rend très sympathique. Il se met aux auteurs bretons, à commencer par le plus illustre, Chateaubriand, dont il lit même le *Génie du christianisme* ; Lamennais, qui semble à un certain moment avoir pris possession de son âme, personnage séduisant et incomparablement séducteur. Et le Renan des souvenirs d'enfance ? Les descriptions de la Bretagne, du voyage en mer, du tournage à Saint-Malo, du malaise du comédien improvisé, tout cela est d'une excellente venue. Mais que d'états d'âme ! Les plus grands écrivains, Rousseau lui-même, spécialiste du confessionnel, ne s'attardent pas comme le fait M. Stéphane-Albert Boulais sur leurs détresses psychologiques. Il faut apprendre à se taire, lorsqu'on écrit. Le « cinéma vécu » a eu, à cet égard, une influence désastreuse sur l'écriture de ce jeune auteur. Il semble ne pas avoir compris que tout, dans une expérience humaine, quelle qu'elle soit et quel qu'en soit l'intérêt intrinsèque, n'est pas également intéressant. Savoir écrire, c'est savoir élaguer. Le cinéaste réduit 35 heures de film à deux heures de vision. C'est la règle du jeu et ce que l'auteur n'a pas le courage de faire, le lecteur le fera à sa place. Il sautera des paragraphes afin d'accélérer le rythme du discours. Il n'y a pas de juge plus implacable

qu'un lecteur. Il devine les faillies et succombe volontiers à la rêverie, à l'appel du rare soleil. Il va, il vient.

Le cinéma vécu est l'histoire d'une personnalité qui se prend très au sérieux dans le combat qu'elle mène, avec son esprit créateur, contre une autre personnalité créatrice qui l'envoûte et l'écrase. D'une certaine façon, ce sont deux narcissismes qui s'affrontent. Stéphane-Albert Boulais fait suivre son récit de l'analyse de son récit. Après s'être livré, il s'explique. L'exégèse de ce nouvel Évangile aura-t-elle une fin ?

LE CINÉMA VÉCU DE L'INTÉRIEUR

Mon expérience avec Pierre Perrault
Stéphane-Albert Boulais
Éditions de Lorraine, Hull 1988



En vente chez votre libraire
DIFFUSION PROLOGUE

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Samedi 21 janvier de 14h à 16h

LOUIS PHILIPPE McCOMBER
MON CHÂTEAUGUAY D'AUTREFOIS

Vendredi 3 février de 17h à 19h

RENÉ DEPESTRE
HADRIANA DANS TOUS MES RÊVES

Prix Renaudot 1988
GALLIMARD

Samedi 11 février de 14h à 16h

SOLANGE CHAPUT-ROLLAND
ET TOURNONS LA PAGE... LIVRE EXPRESSION

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

le plaisir des
Livres

MUSIQUE

Classique

BASILIQUE MARIE-REINE DU MONDE: 1071 rue de la Cathédrale, Montréal (866-1661) — Tous les dimanches à 11 h., le chœur polyphonique de Montréal.

BASILIQUE NOTRE-DAME: 116 ouest Notre-Dame, Montréal (849-1070) — Tous les dimanches à 11 h., grand-messe (grégorien et polyphonie) à l'orgue Pierre Grand-Maison.

ÉGLISE SAINT-ÉUGÈNE: 2461 ouest rue St-Jacques, Montréal (937-3812) — Tous les dimanches à 8 h. 45, grand-messe en latin, selon l'ancien rite (chant grégorien).

ÉGLISE ST-JEAN-BAPTISTE: Angle Rachel et Henri-Julien, Montréal — L'organiste Jacques Bouché jouera des œuvres de Franck, Buxtehude et Miel, aux messes de 17 h. le 14 janv., et aux messes de 10 h. et 11 h. le 15 janv. — À la messe de 10 h., le 15 janv., participation de la Chorale Notre-Dame de Lourdes de Verdun, dir. Suzanne Brochu.

ÉGLISE ST-PIERRE-APÔTRE: Angle Boul. René-Lévesque et de la Visitation, Montréal — Jean Ladouceur organiste, aux messes de 9 h 30 et 11 h. le dim.

ORATOIRE ST-JOSEPH: Montréal (733-8211) — Les Petits Chanteurs du Mont-Royal, dir. Gilbert Patenaude, à la messe de 11 h. — À 15 h., Raymond Daveluy à l'orgue.

SALLE WILFRID-PELLETIER: PDA, Montréal (842-2112) — Piano Noble: Les Concerts Puce: spectacle multiculturel avec l'Ensemble J'habite Une Planète, le 14 janv. à 13 h 30.

SALLE POLLACK: 555 ouest Sherbrooke, Montréal — Suzuki Demonstration, le 15 janv. à 14 h 30.

SALLE REDPATH: 3459 McTavish, Montréal (489-8713) — Concert Musica Camerata, avec Robert Langvin, flûte, Martin Foster, violon, Jutta Puchhammer-Sedillot, alto, Léo E. Grinhaus, violoncelle, et Marion Lecompte, harpe, œuvres de Beethoven, Prévost, Debussy et Jolivet, le 14 janv. à 20 h.

Populaire

L'AIR DU TEMPS: 194 St-Paul Ouest (842-2003) — Jazz du mer. au dim. 22 h. à 02 h 30 — De Villiers, Cormier, Smith, du 11 au 15 janv.

BAR JAZZ 2080: 2080 rue Clark, Mt (265-0007) — Marvin Smitty Smith, batteur, de New York, également Michael Gauthier, guitariste, Michel Donato, basse, le 14 janv. à 22 h. — Janis Steprans, saxophoniste, le 15 janv. à 21 h 30.

BAR LES JOYEUX NAUFRAGÉS: 161 est Ontario, Montréal (843-3808) — Jazz, le mardi à 22 h.

BAR LE MÉLOMANE: 812 est Rachel, Montréal (526-9054) — Jazz du dim. au mar. 21 h 30, mer. au sam. 22 h 30.

LES BEAUX ESPRITS: 2073 St-Denis, Montréal (844-0882) — Blue Rocket Special, du 12 au 15 janv. à 22 h 30 — Tous les mercredis, John McGale et Jeff Smallwood, à 22 h 30.

BIDDLES JAZZ AND RIBS: 2060 Alymer (842-8656) — Le quatuor de Johnny Scott et Geoffrey Lapp, en permanence, lun. 19 h. à 24 h., mar. 20 h. à 01 h., mer. au ven. 17 h. à 22 h. — Le Trio de Charlie Biddle, en permanence, du mer. au sam. à compter de 22 h. — Le Trio de Bernard Primeau, le dim. de 19 h. à 24 h., invité le 15 janv. Richard Parris, sax ténor.

LE BIJOU: 300 rue Lemoyne, Vieux Montréal — Trois tables de blackjack en opération du jeu. au sam. à compter de 21 h. — Willie Ray, soul man, du 4 au 28 janv. à compter de 22 h.

LE BIJOU: Complexe de Pointe-Claire, Pointe-Claire (694-0308) — Wesley Phillips, chanteur-trompettiste, du 4 au 21 janv., mer. à compter de 21 h., jeu. ven. sam. à compter de 21 h 30.

CAFÉ CAMPUS: 3315 Queen Mary, Montréal (735-1259) — Tous les dimanches, musique alternative.

LE ZIG ZAG CAFÉ: 5358 Lévesque, Laval (661-4985) — Jazz tous les dim. avec Le Zig Zag Quartet, 11 h. à 15 h.

CAFÉ THÉLÈME: 311 est Ontario, Montréal (845-7932) — Bill Tracey Jazz Quartet, le 14 janv. à 21 h 30.

CAFÉ TIMÉNÉS: 4857 ave du Parc, Montréal (272-1734) — Jazz les ven. sam. à 20 h 30.

CLUB MILES: 1200 Bishop (861-4656) — Mar. au ven. l'Ensemble Elder Léger, à 17 h 30.

LE CLUB G.M.: 22 St-Paul, Vieux-Montréal (861-8143) — Jazz live, du lun. au ven. de 17 h. à 21 h. — Happy Hours 17 h. à 21 h.

CLUB SHIBUMI: 5345 ave du Parc, Mt (271-5712) — Tous les lundis Jam Session à 21 h 30.

COCK'N BULL: 1944 Ste-Catherine O. (932-4556) — Tous les dim. jazz et dixieland live.

LE GRAND CAFÉ: 1720 St-Denis, Montréal (848-9478) — Blazz Bar Funk U, le 14 janv. — Double Edge Jam Session, les 16-17-18 janv.

HÔTEL LA CITADELLE: 410 ouest Sherbrooke, Montréal — John Gilbert en spectacle, à compter du 17 janv., mar. au ven. à compter de 20 h.

The Accidental Tourist, de Lawrence Kasdan, avec William Hurt, Kathleen Turner, Geena Davis, Amy Wright, David Ogden Stiers, Ed Begley Jr., Bill Pullman. Scénario: Frank Galati et Kasdan d'après le roman d'Anne Tyler. Images: John Bailey. Direction artistique: Bo Welch. Musique: John Williams. (USA, 1988) 121 min. Aux York, Dorval, Laval, Loews et Greenfield.

Une histoire pleine de trouvailles

Macon (William Hurt) rédige avec succès des guides touristiques pour



ceux qui voyagent par obligation. Sa femme Sarah (Kathleen Turner) est belle et bonne. Mais il y a un ver dans le fruit : un an plus tôt, leur petit garçon mourait dans des circonstances

particulièrement odieuses. Macon a cru endormir la souffrance en se refermant sur lui-même. Ne supportant plus ce mutisme qu'elle considère comme une fuite de la réalité, Sarah le quitte. Il se retrouve seul dans sa maison avec son chien, l'imprévisible Edward.

C'est grâce à l'animal qu'il rencontre l'accorte Muriel (Geena Davis). Cette divorcée de fraîche date lui fait des avances pas du tout discrètes. Au début, les manières directes et souvent saugrenues de la jeune femme déconcertent Macon qui, petit à petit, se laisse apprivoiser. Mais quand sa nouvelle compagne lui demande de régulariser leur situation, il se réfugie de nouveau dans sa coquille. C'est à ce moment que réapparaît Sarah pour lui offrir de reprendre la vie commune. Après quelques péripéties plutôt cocasses, les circonstances vont acculer le fluctuant Macon à un choix qui, espérons-le, sera définitif.

Il y a très certainement des êtres que la douleur anesthésie. Emmuré dans le cocon qu'il s'est tissé, Macon traverse la vie en somnambule. Seules Martha puis Muriel ne s'y trompent pas et voudront percer cette ca-

rapace. L'interprétation de William Hurt est juste, surtout dans la première partie du film. L'unique séquence où il parvient à exprimer ses sentiments, la tête penchée sur l'épaule de Muriel, est émouvante. Mais si l'atonie de ce personnage inexpressif finit par devenir lassante, faut-il l'attribuer au comédien ?

Cette histoire est pleine de trouvailles, à commencer par l'esprit qui anime Macon dans la rédaction de ses guides : indiquer à l'homme d'affaire américain comment il peut traverser le monde sans se dépayser.

Certains méandres du développement m'ont cependant paru inutiles. Ainsi, pourquoi tant insister sur les étranges réactions du chien, fausse piste oubliée en chemin par les scénaristes si on nous ne nous en donne pas l'explication ? En vérité, l'originalité de ce film réside dans les arrière-plans. Dans les voyages de Macon et ses délicieuses annotations. Dans l'invention du détail. Dans le charme des vieilles maisons et des ruelles de Baltimore.

— Francine Laurendeau

TELEVISION

SAMEDI

2 CBFT
12.00 Goya le soulier qui vole
13.00 Cité-Famille
15.00 Nuclea 3000 • jap.
16.30 L'univers des sports
17.30 Génies en herbe
18.00 La course des amériques

6 CBMT
12.00 What's New
12.30 Wonderstick
13.00 Sea Hunt
13.30 Driver's Seat
14.00 Sportsweekend
15.00 Sportsweekend
18.00 CBC News Saturday Report

10 CFTM
12.00 Samedi Magazine
14.00 Ciné Week-End
• Chambre à part • amér.
65 avec Sandra Dee,

Bobby Darin et Donald O'Connor
16.00 La cuisine de Roberto
16.30 Au royaume des animaux
17.00 Charivari/Jeunes
17.30 Flash Varicelle

12 CFCF
12.00 World Wrestling Federation
13.00 Saturday Cinema
• Bix •
15.00 Canada in View
15.30 Ski base
16.00 Wide World of Sports
18.00 Pulse

15 TV5
14.00 Sports d'Europe
15.00 Visa pour le monde: La Jamaïque
16.15 Histoire de la photographie: les pionniers
17.05 Avis de recherche

17 RADIO-QUÉBEC
12.00 Visa Santé

13.00 Autrement dit
14.00 Cinémotions: Retour aux sources
16.00 Nord-Sud
16.30 L'homme et la terre
17.00 Ordy
17.30 Le magicien d'Oz
18.00 Passe-Partout

35 QUATRE SAISONS (câble 5)
12.30 Le petit journal
13.00 Marguerite et compagnie
14.00 Voyage au fond des mers
15.00 Le magazine du ski
15.30 Le vagabond
16.00 Jinny
16.30 Le Muppet show
17.00 Action jeunesse
17.30 Le Grand Journal
18.00 Top Jeunesse

13.00 Rencontre
13.30 Les matinales du dimanche
15.00 Hommage à Chagall
15.30 Montréal Danse
16.00 Propos et confidences
16.30 La grande visite
17.00 Second regard
18.00 Le Téléjournal

6 CBMT
12.00 Meeting Place
13.00 Country Canada
13.30 Hymn Sing
14.00 Showcase
17.00 Sharon, Lois and Bram's Elephant Show
17.30 Blizzard Island

10 CFTM
12.00 Bon dimanche
14.00 Ciné Week-End
• La poursuite mortelle •
amér. 85 avec Jennifer O'Neill, Robert S. Woods et Michael Parks
Sport Mag

17.00 Le gala mini-stars de Na
17.30 All. les idées claires
18.00 Ici Montréal

12 CFCF
12.30 Question Period
13.00 The Terry Winter Show
13.30 CFCF Special
Every Twelve Seconds
The Littlest Hobo
14.30 Star Trek: The Next Generation
15.00 10 Pin Bowling
16.00 CTV Sports Special
16.30 Bob Hope Classic
18.30 Travel Travel

15 TV5
14.00 Les héros du samedi
15.00 Apostrophes
16.15 Apos
16.30 Jeunes Solistes
17.00 Trente millions d'amis
17.30 Musique balade

17 RADIO-QUÉBEC
12.00 Table rase
13.00 L'indice plus
14.00 Ciné-cinéma: Contrôle
16.00 National Geographic
17.00 Passe-Partout

35 QUATRE SAISONS (câble 5)
12.00 Les Pierrafeu
12.30 Le petit journal
13.00 Les P'tites Vues
• Les apprenties sorcières • angl. 86 avec Diana Rigg, Tim Curry et Fairuza Balk
• Le carnaval des animaux • fr. 85 film d'animation
Ma sorcière bien-aimée
15.30 Premières
17.00 La fourchette des vedettes
17.30 Le grand journal
18.00 Les carnets de Louise

La télévision du samedi soir en un clin d'oeil

	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	00h00
2 CBFT (R.C.) Montréal	Téléjournal	18h10/Scully rencontre	Samedi de rire		Hockey / Ligue nationale : le Canadien vs Maple Leafs				Téléjournal/météo/sport		23h05/Cinéma : La pourpre et le noir		
3 WCAX (CBS) Burlington	News (1 h.)		Wonderful World of Disney		Mov: A Fine Mess —É.-U. 1986		Dirty Dancing		West 57th		News		Magnum, P.I.
5 WPTZ (NBC) Plattsburgh	Bob Hope... (16h30)	News	The Technicians (spécial)		227	Amen	The Golden Girls	Empty Nest	Hunter		News		Mov: 9 1/2 Weeks —Am. 85 Avec Kim Basinger
6 CBMT (CBC) Montréal	News	Newhart	The Tommy Hunter Show		Hockey / Ligue nationale : le Canadien vs Maple Leafs						The National Newswatch		23h45 / Spitting Image
10 CFTM (TVA) Montréal	Ici Montréal	Bug Bunny	La lutte WWF		Cinéma : Comment claquer un million de dollars par jour —Am. 85 Avec Richard Pryor, John Candy et L. McKee		Journal intime : Inv. : Louis Laberge				Nouvelles TVA météo/sport		Cinéma : La star du cinéma de minuit Avec Don Murray
12 CFCF (CTV) Montréal	Pulse	Dick Irvin's Hockey Mag.	Family Ties	Dirty Dancing	Mov: (1re mond.): Desperate for Love —É.-U. 1989		Murphy's Law				News	Pulse	Cinema 12
15 TV5 (Télévisions Francophones)	17h05/Avis de recherche: Lio	Océaniques	Journal télévisé de TF 1	Visontario	Continents Dossier justice	Du côté de chez Fred Anim. : Frédéric Mitterrand	22h05/Jazz à Montréal	22h35/Entrepreneurs inc.			Le divan	Ushuaia	Journal télévisé de TF 1
17 CIVM (R.-Q.) Montréal	Passe-partout	À plein temps	L'équipe Cousteau en Amazonie		Parler pour parler : Les excentriques (rep.)	Cinéma : Contrôle —Can. 1986	22h40 / Le Clap				Cinéma : La femme de l'aviateur —Fr. 1980 Avec Philippe Marlaud et Marie Rivière		
20 Musique Plus	Musique vidéo VJ : Natalie Richard		Vox Pop		Film musical : Arena avec Duran Duran.		ConcertPlus : 54 - 40 et The Grapes of Wrath en concert						
22 WVN (ABC) Burlington	ABC News	Twilight Zone	Star Trek : The Next Generation		Mov: Goldfinger —G.-B. 1964		Murphy's Law				ABC News	23h15 / War of the Worlds	
24 CICO (TVO) Ontario	Polka Dot Door	Nature watch	Doctor Who	National Geographic	Mov: Why Rock The Boat ? —Can. 1974 Avec Stuart Gillard, Tiui Leek et Ken James		Conversations						
25 Much Music	18h30/The Big Ticket : 54:40 The Grapes of Wrath for ...				Soul in the city	Vidéoclips	Janet Jackson Spotlight	The Big Ticket					
33 VERMONT ETV (PBS)	The Lawrence Welk Show		Austin City Limits		Wonder Works : The Lion, The Witch and the ...	Mov: Romeo and Juliet —É.-U. 1936 Avec Leslie Howard et Norma Shearer	23h05/Great Performances : Dance in America ...	0h05/Paul Gauguin...					
35 QUATRE SAISONS Montréal	Top Jeunesse		MacGyver		Cinéma : La panthère rose —G.-B. 1963 Avec Peter Sellers, David Niven et Capucine		Le grand journal	Sexy Folies (spécial)			Bleu nuit : Un amour interdit		All. 77 Avec Natassja Kinski

La télévision du dimanche soir en un clin d'oeil

	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	00h00
2 CBFT (R.C.) Montréal	Découverte	L'heure Disney		L'autobus du showbusiness	Les Beaux Dimanches : La dernière demeure de Madame Rose		22h20/Le Téléjournal météo/sport		23h05/Cinéma : Oedipe-roi —It. 1967 Avec Franco Citti, et Silvana Mangano				
3 WCAX (CBS) Burlington	News	Night Court	60 Minutes (information)		Murder She Wrote		Mov: (première mond.): Unconquered —É.-U. 1989				CBS News	23h45 / The Honeymooners	
5 WPTZ (NBC) Plattsburgh	16h30/Bob Hope ...	News	Magical World of Disney		Family Ties	Day by Day	Mov: Gung Ho —É.-U. 1986 Avec Michael Keaton et Gedde Watanabe		M*A*S*H		Mov: Thirty Seconds Over Tokyo Am. 44 Avec S. Tracy		
6 CBMT (CBC) Montréal	Magical World of Disney		The Raccoons	The Beachcombers	Bryan Adams : Live in Belgium (spécial)	The Struggle for Democracy	News	Venture	Newswatch		Star Trek		
10 CFTM (TVA) Montréal	Ici Montréal	La Belle et la Bête		Cinéma : L'homme dans l'ombre —É.-U. 1981 Avec Sissy Spacek, Eric Roberts et Henry Thomas		Musicart	7 jours (magazine)		Nouvelles TVA météo/sport	Justice pour tous	La croisière s'amuse		
12 CFCF (CTV) Montréal	16h30/Bob Hope...	Travel, travel	Incredible Sunday		W5	Champagne Charlie (spécial) (1re/2)			News	Pulse	Entertainment this week		
15 TV5 (Télévisions Francophones)	17h30/Musique balade	Papier glacé	Journal télévisé de TF 1	Le son des Français	Apostrophes	21h15/Thalassa		Nord-Sud (22h05)	22h35/Cinéma : L'ours en peluche —Fr. 1982 Avec Claude Rich et C. Salvat		0h10/Journal télévisé de TF 1		
17 CIVM (R.-Q.) Montréal	Passe-partout	C'est la vie : ... maladie cardiaque		Biondi & Cie	Cinéma : Les quatre filles du Dr March —É.-U. 1949 Avec June Allyson et Margaret O'Brien		22h10 / Le Clap	Lumières	L'univers de ...				
20 Musique Plus	Transit ...	Musique vidéo / VJ: Claude Rajotte											
22 WVN (ABC) Burlington	ABC News	Wheel of Fortune	Incredible Sunday		Mission : Impossible	Mov: Raw Deal —É.-U. 1986 Avec Arnold Schwarzenegger et K. Harrold			ABC News	23h15 / Grow Rich			
24 CICO (TVO) Ontario	Passe-partout	Charlie Brown	Ici bat la vie	Science en images	Cinéma : La fille de l'eau Fr. 24 Avec Catherine Hessling	À communiquer	Transit 30-50	Des étrangers à nos portes	A comme artiste		Le Lys et le Trillium : Les coûts des services de santé		
25 Much Music	19 h: Backtrax				The Best of Much	Vidéoclips		Helix Spotlight	Vidéoclips				
33 VERMONT ETV (PBS)	All Creatures Great and Small	Wild America	Naturescene	Nature		Masterpiece Theatre : A Very British Coup		The Irish R.M.		Mystery ! Inspector Morse	Masterpiece Theatre		
35 QUATRE SAISONS Montréal	Les carnets de Louise : Inv. : Joe Bocan	Caméra 89		Surprise, Sur Prise ! (spécial)	Spécial Roland Magdane		Le grand journal	Le magazine du ski	Sports plus week-end		Les carnets de Louise		

Les paysages dramatiques de Michael Smith

Claire Gravel

Michael Smith, peintures récentes, Centre Saidye Bronfman, 5170 chemin de la Côte Ste-Catherine, jusqu'au 19 janvier.

LES OEUVRES récentes de Michael Smith dépeignent d'immenses paysages dramatiques. Je pourrais aussi bien décrire : d'immenses abstractions expressionnistes, tant les surfaces sont balayées par de larges gestes, tant elles sont éclaboussées par une couleur forte et changeante. Ce travail pictural fabuleux, qui n'a rien à voir avec le trompe-l'œil dans les textures des « soupes » d'une certaine peinture contemporaine régressive dont Miquel Barcelo exposé au MAC l'an dernier est un bon exemple, s'entête à parler le langage d'un automatisme inconscient, où la violence arme la couleur et règne. Mais les références au paysage sont bien réelles, qu'elles soient solidement campées dans des architectures (*View from Studio Window II*) ou qu'elles apparaissent vaguement dans une ligne de démarcation flottante derrière des traits exaspérés, arbres qui déchirent l'espace du tableau par leur présence quasi-humaine (Smith ne dit-il pas de ses arbres qu'ils sont des « autoportraits » ?).

Ces tableaux sont beaucoup plus qu'un paysage abstrait. Leur ampleur rappelle le gigantisme du *big canvas* de l'école de New York des années 50, et pourtant, à travers la spontanéité, la gestualité, on ne peut s'empêcher de penser à des œuvres tout à fait différentes, au romantisme des atmosphères humides d'un Corot, aux lieux intemporels du symbolisme dans *Matrix* et *Aerist* (vieux anglais signifiant *résurrection*), celle-ci transportée par un souffle wagnérien qui explose hors des limites du cadre.

Ce déferlement de la couleur suit une thématique chère au peintre de 37 ans, professeur d'arts plastiques à l'université Concordia et connu pour ses écrits poétiques. Ceux-ci ont longtemps été avalés dans une pratique picturale qui les régurgitait

comme des filets « d'une substance végétale » a-t-on écrit.

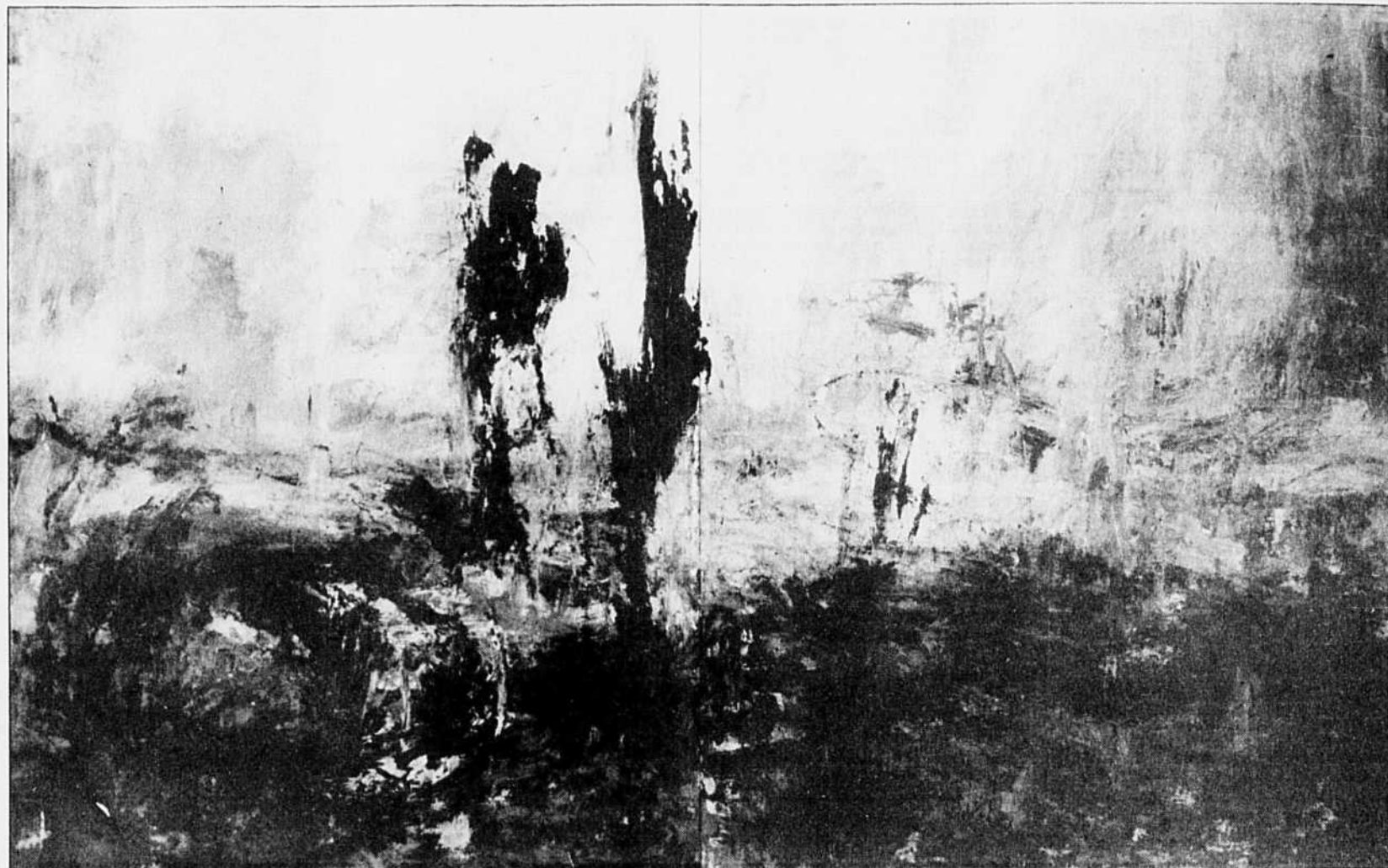
Les mots, déplacés, commentaient à creuser par leur seule présence physique entachée d'aquarelle, une perspective atmosphérique. Les séries de dessins sur le thème du navigateur (bien que les œuvres sur papier de Smith sont bien loin d'avoir le même intérêt que les toiles), puis les études sur le paysage vu de l'atelier, et enfin ces paysages-abstractions pures acheminent son œuvre vers une dimension de plus en plus exigeante.

On perd pied devant ces peintures énormes où s'entremêlent tant de savoirs et de sensibilités différentes. Sandra Paikowsky, conservatrice de la galerie d'art Concordia, a expliqué cela par la situation du peintre, britannique vivant au Canada depuis une dizaine d'années, embrassant les deux cultures, européenne et américaine.

C'est dans un esprit tout à fait particulier puisqu'un élément comme les collages de planches de bois (par exemple de *City Park* ou *Site* font à la fois penser à Rauschenberg et à Schwitters, au dadaïsme comme au pop art sans rien avoir de leur ironie commune. Ces collages qui architecturent la toile redoublent son caractère abstrait, comme si Smith voulait s'imposer des limites extérieures pour parvenir le plus rigoureusement possible à ce *Lieu* symbolique qu'il ne peut s'empêcher de voir double (en diptyques) et trouble (à la fois figuratif et abstrait) et qu'il défriche avec une énergie expressionniste.

Ce *Lieu*, c'est celui, flamboyant, de la *Matrix*, c'est celui de la naissance et de la résurrection (*Aerist*), c'est surtout celui d'une peinture qui, après le déluge des mots, sent les poussées des premières germinations à travers des torrents de boue. Ici et là, quelques arbres s'élançant tandis qu'ailleurs la terre et le ciel sont encore confondus. Magma apocalyptique ou visionnaire ?

Quoi qu'il en soit, c'est par leur qualité abstraite que les œuvres de Smith résistent à être englobées



Cette très grande toile de Michael Smith a pour nom *Landside*.

dans ce courant des paysages néo-romantiques (Tom Hopkins, Tim Reid) puisqu'elles sont très loin de toute citation. Smith se bat avec sa peinture dans un corps à corps qui a tout d'une aventure mystique, mélange de Turner et de Franz Kline alliant le fouillis coloré de l'un au noir silence

de l'autre.

Interrogé sur les peintres qui l'ont le plus fortement marqué, Michael Smith reconnaît l'influence de Charles Gagnon, « pour son sens particulier de l'espace », et de John Fox. « Mais je me sens strictement différent de Kline, de De Kooning, de la

tradition moderniste », me dit-il. « Je suis contre tout contexte spécifique... Je crois que le néo-expressionnisme est bien mort... Ça a été incroyablement important, de revivre cette émotivité, à l'intérieur de soi, de revivre... ce sens de l'identité. Mais c'est devenu trop vite des

objets de collection. »

L'œuvre de Smith est à l'opposé de ce que l'on a pu nommer les « nouvelles images », puisqu'au fond, depuis des années, il peint toujours le même tableau, en le poussant toujours à bout. Une belle exposition.

La rétrospective Gauguin arrive à Paris

PARIS (AFP) — Pour la première fois depuis 40 ans, la France rend hommage à l'un de ses plus grands artistes, Paul Gauguin, le peintre des vagues et de l'exotisme flamboyant, dans une magistrale exposition qui rassemble des œuvres venues du monde entier.

Après la *National Gallery* de Washington et l'*Art Institute* de Chicago, le musée du Grand Palais à Paris présente jusqu'à fin avril une rétrospective de l'œuvre de ce peintre parisien, exilé volontaire en Polynésie où il mourut en 1903 à l'âge de 55 ans.

En vedette de cette exposition, légèrement différente des manifesta-

tions américaines, un prêt exceptionnel de 11 toiles des musées soviétiques, dont les *Pastorales tahitiennes*, qui voyagent rarement. D'autres œuvres, comme *Les femmes près de la mer*, venue de Buenos Aires, n'avaient pas été montrées à Paris depuis cent ans.

Depuis les premières œuvres impressionnistes, liées à l'époque de son amitié avec les peintres Pissarro et Degas, jusqu'à l'explosion de couleurs de la dernière période polynésienne, l'exposition illustre toute la diversité de la création de Gauguin.

Une des œuvres majeures de

cette exposition, *La vision du sermon*, prêtée par le musée d'Edimbourg, marque le tournant pris par Gauguin à partir de 1886, lorsque, réfugié à Pont-Aven, en Bretagne, il s'éloigne de l'impressionnisme pour adopter un style résolument nouveau et personnel.

« J'aime la Bretagne. J'y trouve le sauvage, le primitif », dira-t-il à l'époque. Influencé par l'art des estampes japonaises, Gauguin abolit la perspective et simplifie à l'extrême la forme et la couleur.

C'est une Bretagne exotique qui surgit de ses toiles et qui préfigure déjà Tahiti : les champs sont rouges

vifs ou jaunes (*Le Christ jaune*), comme les plages de Tahiti seront roses. Les paysages sont barrés de traits sombres à la manière des vitraux ou des paravents japonais. Un style, qui influencera profondément par la suite Matisse et Picasso.

À Tahiti où il aborde en 1891, Gauguin est fasciné par la nature et la lumière des Tropiques. « Tout m'éblouissait, m'éblouissait dans le paysage », écrit-il. Il se plonge dans l'exotisme, redonne vie aux contes et légendes polynésiennes et multiplie les nus et les portraits de sa jeune compagne Tehura.

Chapman et McFerrin en tête de liste aux Grammy Awards

BEVERLY HILLS, Calif. (AP) — La compositrice-interprète Tracy Chapman, mentionnée à six reprises, ainsi que Bobby McFerrin, mentionné à cinq reprises, menaient le groupe des artistes en lice pour la 31ème distribution des trophées Grammy.

La remise officielle des trophées aura lieu le 22 février.

On trouve le nom de Chapman, qui a fait sensation avec son premier microsilon en 1988, dans les catégories de meilleur artiste, meilleur microsilon, meilleure chanson et meilleur 45 tours pour Fast Car, meilleure chanteuse pop pour la même chanson, et meilleur disque folk contemporain pour l'ensemble du microsilon portant son nom.

McFerrin, dont la chanson *Don't Worry, Be Happy* a été la première composition non instrumentale à atteindre la tête sur la liste des succès du journal spécialisé *Billboard*, a été désigné comme gagnant possible des trophées pour la meilleure chanson, meilleur 45 tours et meilleur chanteur pop pour la chanson *Don't Worry*, ainsi que pour le meilleur microsilon avec *Simple Pleasures*. McFerrin pourrait également remporter le trophée de meilleur chanteur de jazz pour la chanson *Brothers*.

LA GALERIE ARTLENDERS

de Dan Delaney

présente

Oeuvres récentes de SINDON GÉCIN

VERNISSAGE

Le lundi 16 janvier à 19 heures

L'exposition se poursuit du 16 au 30 janvier

318, Victoria, Westmount

484-4691

La réalité prend naturellement à ses yeux un caractère fabuleux, magique, »

GUY VIAU

MICHEL TETREULT

oeuvres récentes

DAVID DORRANCE

Vernissage mercredi

le 18 janvier de 17h à 19h

Jusqu'au 26 février 1989

4260, rue Saint-Denis, Montréal (Québec) Canada H2J 2K8

(514) 843-5487 FAX 843-3771

ART CONTEMPORAIN

ARTISTES DE LA GALERIE

jusqu'au 19 janvier

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY

307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464

Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

Cecil Beaton (1904-1980),
Marlene Dietrich, à New York, 1937,
Sotheby's, Londres.



UNE EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DERNIER JOUR DEMAIN

Musée des beaux-arts

de Montréal

1379, rue Sherbrooke ouest

(514) 285-1600

Ouvert du mardi au dimanche

de 10 h à 19 h

Une exposition organisée par la Barbican Art Gallery, The Corporation of the City of London

Château Dufresne/Musée

des arts décoratifs de Montréal

angle Pie IX et Sherbrooke

(514) 259-2575

Ouvert du mercredi au dimanche

de 11 h à 17 h

« Emballez-vous! »



Artistes de la galerie

G. BOISVERT,

C. BRUNET,

M. BRUNET,

R. CONNOLLY,

R. DUPUIS,

J. FERLAND,

C. FORTAICH,

P. KHUDDERDIAN,

P. LEBLANC,

I. NAIR,

M. A. ROY,

H. STORM,

M.T. TREMBLAY,

P. VALOIS

Jusqu'au 29 janvier



360 rue Roy est
Montréal H2W 1M2
Téléphone
(514) 843-3596
du mer. au dim.
de 12h à 18h

EXPOSITION-VENTE

SERGE LEMOYNE

DU 14 JANVIER AU 11 FÉVRIER

GALERIE KŌ-ZEN

532 EST. RUE DULUTH
MONTRÉAL, H2L 1A9 842-0342

GALERIE D'ART STEWART HALL

L'ART TEXTILE ÉCOSSAIS
CONTEMPORAIN

Vernissage le dimanche 15 janvier de 14h00 à 16h00

Conférence de madame Joanne Soroka, artiste et conservatrice déléguée le dimanche, 15 janvier à 15h00.

Heures d'ouverture
du lun. au ven. de 14h à 17h
lun. et merc. soir. de 19h à 21h
sam. et dim., de 13h à 17h

176 Bord du Lac, Pointe-Claire
630-1220



musée d'art contemporain

Entrée libre
Cité du Havre
(514) 873-2878

Transport

La ligne d'autobus 168 de la STCUM est en vigueur du lundi au vendredi seulement.



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

À VENIR VIDÉO

The Arts for Television

Images et sons! Première exposition internationale à se consacrer à la télévision en tant que véhicule et forme d'art contemporain.

Organisée conjointement par The Museum of Contemporary Art de Los Angeles et le Stedelijk Museum d'Amsterdam.

43 représentations

Renseignements: 873-2878

Du 18 janvier au 2 avril

EXPOSITION

Gordon Matta-Clark

Montages photographiques, sculptures, dessins et films retraçant les dix années de carrière de l'artiste américain.

Organisée par le Museum of Contemporary Art de Chicago.

Du 22 janvier au 2 avril



Maria Chapdelaine

illustrations de Gagnon et Suzor-Côté
Oeuvres inspirées du légendaire roman de Louis Hémon

Musée McCord d'histoire canadienne

690, rue Sherbrooke Ouest

Tous les jours de 11 h à 17 h. Fermé le mardi

Métro McGill - autobus 24

(514) 398 7100

Une commandite de



L'exposition a été organisée par La Collection McMichael d'art canadien

Une société du Groupe memotec